

Naître et n'être que

Willy Bohane



Table des Matières

Prélude	5
de l'Univers	11
Saintex	19
de notre Monde	22
de l'Hominisation	24
<i>la science et l'hominisation</i>	26
<i>les sépultures</i>	26
<i>la plaie</i>	26
du Propre de l'Homme	29
de la Croyance	34
de l'Athéisme des croyants	41
De la Schizophrénie induite	44
de l'éternel Recommencement	49
du Décalage Evolutif	56
de la Mère	61
Vivre et laisser mourir	69
tu n'en reviendras pas...	80
de l'Uniformité genrée	83
du Tropique du Cancer	85
de ces Dames	88
<i>Les statistiques</i>	88
<i>Les hommes</i>	88
<i>Les lourdeauds</i>	88
<i>les femmes</i>	89
<i>mais un beau jour...</i>	91
<i>la psychologie</i>	92
<i>la loi</i>	92
<i>les traitresses</i>	93
<i>les chauffards</i>	94
<i>pas corps, pas fortes</i>	94

<i>l'ombre des hommes</i>	95
<i>femmes d'honneur</i>	97
<i>tant qu'il y aura des hommes</i>	98
la Question	99
de l'ONU	101
<i>Israël: le cadeau empoisonné</i>	102
<i>Ukraine : l'État méconnu mal reconnu</i>	104
<i>Kosovo : l'État fantôme</i>	105
<i>Corée (1950–1953):</i>	107
<i>Rwanda (1994):</i>	107
<i>Bosnie-Herzégovine (1992–1995):</i>	107
<i>Somalie (années 1990):</i>	108
<i>Timor oriental (1999–2002):</i>	108
de L'antisémitisme	109
<i>l'origine du mal</i>	111
<i>les vieilles blessures</i>	112
<i>l'antisémitisme moderne</i>	113
<i>la radicalisation</i>	115
<i>la persistance</i>	116
<i>la responsabilité des pouvoirs</i>	119
de l'Histoire	121
ne changez rien	124
de la Transparence	126

Prélude

Il n'est pas impossible que vous soyez surpris par *Homo Conscius*, ce compagnon de route que la paléanthropologie semble avoir laissé sur le bas-côté bien qu'il ne désirait que susurrer à l'oreille d'Einstein qu'il avait, lui aussi, découvert la matière, l'espace et le temps. Nous fouillerons la logique de l'Univers pour en déduire que la mission affichée des physiciens du CERN : « ...notre travail vise à mieux comprendre de quoi est fait l'Univers et comment il fonctionne », n'est pas de son goût et qu'il ne laissera jamais les Hommes dévoiler ses secrets. Je vais vous parler aussi du très palpable *athéisme des croyants*, de la *schizophrénie induite* par le système éducatif, des risques du *décalage évolutif*, cet abîme exponentiel entre corps et cerveau ou comment ils s'éloignent inexorablement l'un de l'autre. Nous surferons sur le *Tropique du Cancer* en phase de devenir la star insoupçonnée de notre planète et nous nous pencherons sur *l'uniformité genrée*, phénomène naturel passé sous silence, on ne sait trop pourquoi, par dépit ou par oubli, peut-être. Puis, je vous inviterai dans les méandres de l'hypocrisie ou de l'inconscience pour y découvrir comment les pouvoirs laissent *l'antisémitisme* et d'autres idéologies toxiques ruisseler dans les esprits tout en les pourchassant publiquement.

Il y a aussi, dans cet ouvrage que l'on qualifiera sans doute d'essai, bien d'autres interprétations des choses de la vie que je vous laisse découvrir.

Je ne saurais pas expliquer pourquoi j'en suis arrivé à réfléchir à tous ces sujets, à les étudier avec

acharnement pour finalement en extraire les solutions ou les enseignements qui me convenaient sans pour autant inventer quoi que ce soit, biaiser nulle donnée, ou le faire dans un but vaniteux. Fût-ce le cas, je n'aurais pas attendu si longtemps pour les proposer à la publication car ils ne sont pas le fruit d'une réflexion récente mais stagnent dans mon esprit depuis des décennies. Il s'agit, pour la plupart, de choses qui me dérangent, qui ne trouvent aucune logique intelligible et qu'il fallait absolument que je creuse pour m'endormir avant d'avoir fait un habituel tour du monde virtuel.

Au cours de mes élucubrations, j'ai compris qu'on n'était pas toujours obligé de connaître la source d'un phénomène pour le juger ou l'analyser. Il est possible, comme le font souvent les enquêteurs de la police, de partir du fait accompli et de remonter tout doucement la possible origine de chaque étape pour finalement arriver à l'hypothèse la plus plausible. C'est ce qu'Einstein fit aussi avec ses expériences de pensée pour élaborer ses théories les plus osées. Dans mon cas, lorsque j'observe aujourd'hui ce que l'Homme est capable de faire avec son cerveau et que jamais je n'ai lu quoique ce soit sur un ancêtre comme Neandertal ou Australopithèque ou Erectus qui aurait acquis l'intelligence ou la conscience qui le mena à comprendre son habitat, à évaluer ses distances, à saisir le temps qui passe et en interpréter les conséquences... j'en conclus que la paléoanthropologie a raté quelque chose en ne parlant que de la dimension de la boîte

crânienne ou de la taille des squelettes. Voilà, c'est ainsi que je tire mes conclusions et que je crée Homo Conscius (l'Homme Conscient en latin), un ancêtre qui, sans doute aucun, incarna cette transition entre l'animal et l'Homme. Il n'est donc pas question d'une imagination trop fertile qui sortirait des rails, ni de vanité ou de prophétie. Seulement d'un maillon manquant duquel, j'estime, il fallait absolument parler. Et ce n'est pas parce qu'on ne l'a jamais rencontré qu'il n'a pas existé : Hypothèse à exclure puisque nous sommes là à planter des drapeaux sur la lune et sans lui, nous serions restés très proches du singe..

Parfois, souvent, presque toujours, en fait, ces textes furent écrits aux petites heures, lorsque le silence de la pénombre apaise les sons les plus stridents, les aboiements, les cris d'enfant, ceux qui, lorsqu'ils sont trop intenses, un peu comme la lumière qui parfois perce les voilages des fenêtres, me déstabilisent, m'empêchent de penser ou de me concentrer. Et encore, là, ça va mieux.

Il fut un temps où il m'était impossible de fixer mon regard ou mon oreille sur le prof de la fac. Je le voyais mais étais incapable de capter dix pour cent des mots qu'il prononçait, entrecoupés d'hurllements, de bruits d'armes, de moteurs, d'instructions dans les casques. Et lorsque j'arrivais à le retrouver entre deux chutes d'obus qui m'avaient encore raté, il avait déjà changé de sujet ou d'équation ou de graphique. Il m'est arrivé de me demander ce qu'il enseignait. Ça ne pouvait plus durer,

alors je suis parti, en plein cours. J'ai quitté la salle, la fac, les études et, en rentrant chez moi, dans la bicoque que mes parents me louaient depuis ma quille, je tombai sur un tuyau de cuivre qui se trouvait sur ma route. Comme il jachait à terre sur le site de cet immeuble en construction où les matériaux s'entassaient en vrac, ce devait être un reste de conduite de gaz qui, à cette époque, se fabriquait encore dans un de ces métaux nobles qu'aujourd'hui on dérobe pour subsister. Je le ramassai, me regardai autour pour m'assurer de ne pas fauter aux yeux de tous et vit un type m'observer en se demandant certainement ce que je faisais là. Il devait être à quinze mètres de moi. Alors je brandis tout haut le morceau de tube à son égard, le regardant bien dans les yeux pour lui faire comprendre que je lui demandais sa permission et attendais son consentement pour emmener cette chute. Il leva la main en guise de oui puis la posa sur sa tête pour m'indiquer de ne pas rester sur le chantier sans casque. Je le remerciai avec un autre geste, et, content d'avoir gagné mon tube de cuivre, je regagnai ma piaule.

Aujourd'hui, cela me paraît incroyable, mais, ne sachant plus que faire de ma vie en envisageant de ne plus retourner en fac, je fis de ce morceau de tube un bracelet, le sciant en rondelles que j'ouvris une à une puis que j'enfilai et que je fixai sur l'établi d'un ami bijoutier qui me prit pour un fou mais qui, quand-même, accepta de m'enseigner la soudure. Une fois le bracelet terminé, je criais "voilà, je vais devenir artisan bijoutier".

Naître et n'être qu'un fils haï, un guerrier, un veuf, un père renié sans procès par ceux de ses enfants qui sont restés vivants ou n'être qu'un Homme simplement, je n'ai pas eu à choisir, ayant été tout à la fois. L'univers fit sa part en me donnant la vie et la vie elle, fit la sienne en secouant la mienne. J'ai certainement été assez inconscient, innocent ou immature pour ne pas tout voir venir, mais bon, sur la fin, je me suis repris et ici, dans ces lignes humbles débordantes d'impressions, de regrets légitimes et de soumission, je rapporte ce que ce tumulte, ses 19 déménagements, ses 3 années de guerre, ces vies aisées, puis pauvres ou très pauvres m'ont enseigné sur ce putain d'univers qui ne permet pas d'être mieux qu'un Homme et sur l'humanité qui ne permet pas d'être moins qu'un homme.

Mais quoi qu'on fût, la vieillesse amène sa solitude, pas celle qui vous esseule sur les vieux jours, non, celle qui nous enseigne qu'on a toujours été seul. Si l'on est seul lorsqu'on est vieux, c'est certainement parce qu'on ne sert plus à rien pour personne et si c'est le cas, c'est que lorsqu'on n'était pas seul, ce n'est pas parce qu'on était jeune, mais simplement parce qu'on servait à qui ne nous laissait pas seul.

Les sujets qui suivent sont autant de mines sur lesquelles j'ai posé le pied au cours de mon parcours et qui, en m'explosant au visage, ont suscité ma curiosité, ma rébellion ou ma compassion, surtout mon envie de dire ce que ma philosophie en pensait, soit, sur un ton

pamphlétiste assumé, mais avec l'intérêt et le respect requis pour chacune de ces causes. J'y ai mis mon grain de sel, en quelque sorte, pour illustrer ce passage sur Terre avant mon dernier déménagement dont je cacherai l'adresse pour qu'aucun ne vienne piétiner ma tombe en représailles, perpétuant, juste pour le plaisir, le destin qui, il faut croire, m'était promis. Et pour le plaisir encore, je me suis permis d'y joindre quelque poésie tirée de mon inspiration du moment.

Ces textes ont entre un et vingt-cinq ans, témoignages d'une renaissance culturelle et littéraire surgie au bout de l'interminable nuit tombée sur mon esprit au sortir de la guerre qui me priva de ses ressources pendant plus de trente ans et, comme abordé plus haut, m'empêcha d'étudier.

Une vie qui, heureusement ou malgré tout, finit toujours par finir puisqu'elle a commencé, et que pour nous, les mortels, tout finit par finir. Rien à voir avec l'univers que nous croyons éternel ou infini — et qui, tout en l'étant peut-être, n'a sans doute rien à voir avec ce qu'il veut bien montrer.

de l'Univers

Perception d'ailleurs, qui nous est tout à fait exclusive vu que nos sens ne sont qu'humains et que nul ne nous assure qu'ils soient l'unique manière de percevoir : d'une part, parce que notre vie est particulièrement courte et de l'autre, vu que nos facultés sont attribuées par notre contexte, l'univers, qui ne saurait engendrer, selon l'ordre des choses, rien de néfaste à sa propre nature. Pas qu'il sache ce qu'il fait, non, loin de là, ce serait lui prêter une détermination dont il est dépourvu, mais parce qu'un de ses principes fondamentaux, que l'on nomme la Flèche du Temps, ne lui permettrait pas de créer un avatar qui pourrait lui nuire ou ne serait-ce que connaître ses rouages. Ce serait comme imaginer qu'un fœtus puisse sortir à son gré du ventre de sa mère ou, qu'une fois accouché, il décide simplement d'y retourner.

Quoique le chaos semble son fort, l'illogisme ne fait pas partie de ses torts. Cela dit, toutes nos considérations à l'égard de l'univers ne sont d'une part qu'humaines et de l'autre, vues de l'intérieur, ce qui évidemment limite notre objectivité. Elles sont donc à prendre avec les pincettes de rigueur sans jamais penser que nos interprétations sont uniques et que d'autres points de vue ne sont pas envisageables.

La Flèche du Temps, disais-je, dont le nom pour une fois bien choisi, indique clairement que le temps a un sens qui permet de taire l'antécédent. Garante du secret de l'origine de l'univers ou de sa raison d'être, elle

empêche aussi, dans notre quotidien, qu'un verre cassé se recompose, que le passé devienne futur, que nous ayons encore faim après avoir mangé. Elle refuse à quiconque de remonter le temps et d'aller voir là-bas si j'y suis. L'Homme ne saura donc jamais, et c'est bien là l'équivoque : il croit avancer, il croit découvrir, mais il ne fait que s'écraser contre une paroi invisible, répétant ses gestes comme un insecte contre une vitre.

Un peu comme avec le climat d'ailleurs. Ils s'agitent dans tous les sens, générant des COP qui coûtent la peau des fesses, qui produisent plus de dioxyde de carbone que la conférence même ne l'autorise pour, au final, applaudir des « avancées » rédigées au conditionnel, pendant que le thermomètre, lui, continue d'indiquer le présent de l'indicatif. On multiplie les objectifs à horizon 2050 comme on empile des promesses sur un compte à découvert : ça ne rassure que sur le moment. Alors on compense par des mots, des graphiques, des engagements historiques aussitôt vidés de leur substance, et chacun rentre chez soi, se félicitant d'avoir évité le conflit plutôt que la catastrophe. Pendant ce temps, le réel, ce bandit obstiné, n'a toujours pas signé d'accord.

Le seul fait de vivre dans l'univers, n'est pas gage de notre entendement, mais bien un handicap. Les limites posées par notre subordination naturelle à son essence nous interdisent de le décoder. Et même si notre pensée peut nous porter au fin fond de notre imagination, il ne nous est pas pour autant donné de comprendre au-delà

de nos synapses. Alors c'est vrai, les progrès sont immenses depuis la naissance de la physique quantique qui fêtait il y a peu son centenaire, les avancées spectaculaires, les découvertes innombrables... Mais quoi, quelqu'un pense-t-il vraiment, que ces progrès flirtent avec l'âme de l'univers, avec son fonctionnement ou la source de son énergie ? Dans ce cas, il se tromperait de beaucoup, il confondrait l'énergie et sa source, l'univers même et le spectacle qu'il nous offre. Il se méprendrait sur la présence des particules, loin d'être conquises malgré leur soi-disant complicité avec les scientifiques, et dont la seule existence présume d'une source inépuisable que nous ne connaissons pas, soit, mais que de surcroît nous ne saurions même pas imaginer.

Et pourtant, c'est ce que pensent nos amis du tunnel torique enterré sous la Suisse qui, du CERN à défaut d'être de Berne, s'évertuent à lui extorquer l'inavouable en faisant croire qu'ils croient sincèrement à la rédemption de l'univers. En effet, leur métier est de persécuter des particules « innocentes » pour leur faire rendre l'âme ainsi que certaines autres vérités sur leur identité, le tout pour dévoiler les secrets de la matière et donc, quelque part, aussi de l'univers. Afin de justifier les milliards que coûtent leurs structures aux contribuables et de continuer à jouer aux « photons éclectiques », bien plus rapides, eux, que les petits trains de leur enfance qui n'avoisinaient certainement pas la quasi vitesse de la lumière nécessaire à ces expériences, ils trouvent, de temps à autre, quelque boson de Higgs —

quoiqu'honorable lui — à jeter en pâture aux badauds attardés sur les quais de leur collisionneur, anxieux de savoir si leurs deniers ont réellement servi la cause. Si le budget suivant est voté, c'est que ces scientifiques auront à nouveau convaincu leur audience que l'univers finira par céder ses secrets, et qu'ensuite... Ben ensuite rien, parce que si l'univers dévoile ses secrets, c'est que, comme je l'expliquais plus haut à propos de son impitoyable logique, il n'y aura plus personne pour en profiter.

Bien que d'aucuns puissent penser que cette sentence d'impénétrabilité de l'univers sonne prétentieusement comme une loi physique indétrônable, nul, à part les chercheurs qui vivent de cette promesse hasardeuse, ne saurait vraiment la contredire. En fait, elle ne fait qu'exprimer, quant à l'essence de l'univers, notre actuelle notoire et profonde ignorance ainsi que celle qui couronnera les années de recherche à venir, prédestinées, elles aussi, à se crasher sur la flèche du temps et son fameux comparse, l'impénétrable no man's land que représente la mécanique quantique dont les particules élémentaires, même si nous ne sommes pas dans un cours de physique nucléaire, sont partout et nulle part en même temps (l'indétermination), communiquent entre elles à notre barbe (l'intrication quantique) ou pire, existent sans vraiment exister (le principe de superposition).

De quoi rendre chèvre n'importe quel physicien ou humain digne de ce nom puisque ces propriétés, qui

font de particules des objets non-objets, n'ont rien à voir avec les cinq sens dont nous sommes dotés et qui constituent notre unique patrimoine cognitif. À notre échelle, puisque tout se passe bien en dessous de notre seuil visuel, il faut bien comprendre que si nous vivions comme des particules, nos enfants chéris, que nous aimons prendre dans nos bras, se transformeraient en hologramme bien avant que nous n'ayons le temps de les approcher. Je vous fais grâce des autres propriétés, celle-ci étant largement représentative de l'incapacité humaine à comprendre ces phénomènes. Ceci explique cela et surtout mon ton moqueur vis-à-vis de certains physiciens qui veulent nous faire avaler leur sincère conviction de la future exhumation des secrets de l'univers. Je pense que ceux-ci ne se rendent pas compte combien, pour des scientifiques, un discours de nature utopique risque de les discréditer aux yeux des avertis.

Alors c'est vrai aussi, relativement peu de penseurs sont de mon avis. Pas des moindres certes, comme Kant, Schopenhauer, Spinoza ou même Darwin qui affirme que « Le mystère du commencement de toute chose est insoluble pour nous ». Ils le font seulement indirectement comprendre, mais il semble que ceux qui assument publiquement l'impénétrabilité de l'univers se comptent sur les doigts de la main. Peut-être que d'autres, silencieux ou discrets, partagent cette conviction, mais n'osent l'affirmer face au tumulte des certitudes scientifiques. Car il est plus confortable de croire que l'univers se laisse dompter par des équations

et que ses mystères finiront par faire surface sous la pression des accélérateurs et des télescopes que de penser qu'il n'est qu'un tas de gravats difforme et disgracieux tant il effraie malgré la tenue de soirée qu'il revêt pour les nuits étoilées. Il n'y a qu'à penser à ce que nous pensons savoir de son histoire, de ses métamorphoses, aux galaxies en mouvement ou aux milliards d'étoiles qui naissent puis explosent, aux trous noirs... Bref, de quoi faire fuir Frankenstein, Dracula, le loup-garou et même Mr Hyde.

Non, l'univers n'est pas un grenier oublié dans une mesure perdue au fin fond de la forêt de Brocéliande qu'il suffirait d'investir et fouiller pour s'éblouir de mille merveilles d'antan, de trésors cachés, de bas de laine enfouis sous les lattes du parquet et laissés là pour cause de mort soudaine ou d'une des guitares de Jimi Hendrix, vestige de son passage dans ce trou perdu. Ni un grenier donc, ni un parcours de chasse au trésor. « L'univers n'est pas notre came », comme diraient les jeun's et nous sommes condamnés à n'être que des hommes ou pire, puisque ceux qui viendront après nous seront peut-être plus bêtes, plus faibles, trop connectés ou plus déroutés, mais surtout privés eux aussi, de la possibilité d'interagir avec le passé et de comprendre parfois, ne serait-ce que les ancêtres que nous aurons été.

En attendant, l'univers se moque bien de l'existence passagère qui tourmente les Hommes. Certains, avides d'une raison d'être, se prosternent, construisent des

temples qu'ils remplissent d'offrandes tandis que d'autres se contentent de vivre et de mourir sans bruit, ou au son infernal des fers qui se croisent inlassablement pour étêter les différences et autres différends. C'est bien le signe de l'immense abîme d'incompréhension qui sépare l'univers de cet humain, doté d'un petit cerveau bridé et inadapté au monstre qui l'héberge malgré lui. Un peu comme dans le syndrome de Stockholm où, malgré cette curieuse intrication émotionnelle des otages et de leur bourreau, l'univers et l'Homme ne sont clairement pas faits l'un pour l'autre. On est bien loin de ce phénomène ou encore de la symbiose animale qui lie à vie certaines espèces dans le but d'un bien-être réciproque et amélioré.

Et puis, réfléchir à l'univers est un luxe de nantis. Beaucoup n'en ont ni le temps, ni le loisir, ni l'énergie. Il faut manger, payer les factures, survivre. C'est la logique froide de la pyramide de Maslow. À sa base, large et lourde, s'empilent les besoins vitaux. Plus on grimpe — vers le sommet effilé où planent culture, spiritualité, métaphysique — plus il faut avoir rempli les étages du bas. Autrement dit : on ne pense au sens de l'univers qu'une fois la carte vitale à jour, le frigo plein et, pour les chanceux, les vacances réservées. Raison pour laquelle les grands philosophes, à commencer par ceux de la Grèce Antique, venaient tous de familles très aisées.



Eh oui, il faut de quoi exister pour méditer sur l'existence.

Usant de la sémantique, les scientifiques pourraient dire : « Je connais la chose, mais ne la sais point » afin de résumer le mystère qui règne dans l'univers à notre relative ignorance.

Saintex

C'est Saintex, comme on l'appelait populairement, qui m'en donna le courage. Pas celui d'écrire, non — j'écris depuis longtemps — mais celui de composer un texte long, qui dépasserait les dimensions du pamphlet, cette arme bien-aimée de mon esprit pour ses duels avec la bien-pensance, les badauds, les suivants... Bref, ceux qui font la queue sans jamais se lasser ou exploser, que sais-je.

Je savais bien que les biographies existaient, mais dans ma tête, elles étaient réservées aux hommes dont la vie pourrait intéresser autrui. Or, ce n'était pas mon cas. Et comme je suis bien trop cartésien pour m'échapper dans un roman, raconter une histoire, inventer la vie d'un quidam ou d'un héros, le peindre aux lecteurs, lui donner une âme, un nom et une figure, je ne voyais vraiment pas comment je pouvais laisser un témoignage à ma postérité.

C'est en lisant quelques passages de la vie de Saint-Exupéry que j'appris qu'il n'avait écrit que sur lui-même, sur sa vie et ses impressions. Certes, avec une aisance inégalable, du talent pour ses illustrations, mais *Le Petit Prince*, avoue-t-il, reste un récit de son vécu. Son avion qui s'écrase en plein désert, cette errance de trois jours avec très peu de vivres pour échapper à la mort... Lui avait le sable, les mirages, les étoiles au-dessus de sa carcasse d'avion, moi, j'ai eu les sacs de couchage de mes campagnes, les larmes des

départs, les silences qui font plus mal que les balles qui m'ont percé le bras.

Alors pourquoi ne pourrais-je pas parler de moi, d'une vie qui, somme toute, n'a rien de si commun ? Elle aussi, elle a son lot de souffrances, de maltraitances, de séparations, de déracinements, de guerres où la foi se perdit en attendant la mort qui s'annonçait en sifflant tant les obus fusaient, du décès trop précocement d'un fils et d'un frère, de beaucoup de détresse que nul ne consola et, en prime, d'une appréhension en devenir complètement distordue et marginale de l'humanité et de son bon dieu d'univers.

En fait, tout est dit dans le titre de cet ouvrage, qui se réfère évidemment à l'Homme : il ne choisit ni de naître ni de n'être que ce qu'il est, c'est-à-dire cette petite chose fragile qui tremble de froid et de peur, ou qu'un peu de chaud met à mal, ou encore qui s'évanouit à l'écoute d'une nouvelle jugée troublante. Émouvante dans sa fragilité et déroutante quant à ses inventions, ses constructions et son goût pour la grandeur, elle n'a de cesse d'en vouloir plus, l'Humanité, plus de confort, de beauté, de faste, mais pour aller où, se demande-t-on, lorsqu'on voit tout cela depuis le toit du monde, assis je ne sais où mais au-dessus, avec la même vue qu'un internaute qui se balade sur Google Earth et qui verrait ces petits points s'agiter dans tous les sens.

Pour aller où, si la Terre est ronde et qu'on ne peut pas la quitter sans que le manque d'air nous éteigne comme une bougie en mal de cire ?

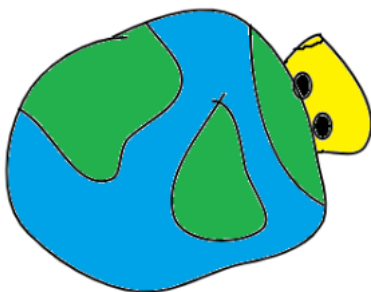
de notre Monde

Ce monde, oui. Œuvre divine pour les uns, casualité pour les autres et mystère pour tous dont on peut, du haut d'une falaise, en évaluer l'immensité en laissant le regard s'enfoncer dans la mer, ce bleu dont l'horizon exalte la courbure du globe lorsqu'elle rejoint l'azur d'un ciel serein et le seuil de l'espace qui nous est concédé. Trompeur aussi, le ciel. Il est bleu, beau, très beau parfois, mais aussi impraticable que spectaculaire. De jour, par temps clément, sa couleur nous enivre et de nuit, sur son trente-et-un avec son smoking plein de strass et de paillettes, c'est la danseuse du Crazy Horse qui nous éblouit, nous épate et nous flatte. On ne sait plus quelle Ourse contempler, quel astre chevaucher, quelle étoile enflammée surprendre à filer comme un feu d'artifice égaré. Un festival démesuré, la revue hollywoodienne des soirs d'été, ce ciel, de quoi éblouir petits et grands. Plus que trompeur même, aguichant, tant il fait miroiter ce faux excès de liberté, cette envie de voler toujours plus haut, toujours plus loin, pour satisfaire notre sens inné de la découverte — celui qui, depuis la nuit des temps, emmène les Hommes vers de nouvelles terres, de nouvelles images, et qui, un jour du vingtième siècle, les déposa sur la Lune.

Mais, malgré ce spectacle immanquable, notre Terre reste bien une prison à ciel ouvert où les anars se clament libres et où les prisonniers sont enfermés par deux fois. Un peu comme Papillon lorsqu'il s'échappe de son île de malheur, sachant très bien que l'océan aura raison de sa fausse liberté. On est en droit de se

demander si les distances de l'univers ont un sens pour ces petits humains que nous sommes. Parcourables ni en navette, ni même par la pensée — nous serions bien trop morts de vieillesse avant d'arriver quelque part et profiter du petit-déjeuner de bienvenue, à supposer qu'on invente l'énergie intarissable qui nous y emmènera.

Nonobstant, banalisation oblige, on parle de notre planète avec une certaine désinvolture, comme si tout était normal. On ne s'ébahit plus d'une Terre qui se balade sans attache et sans but dans le vide astral alors que nous, les humains, devons creuser comme des damnés pour enterrer et stabiliser les soubassements de nos immeubles. « Tudo bem » nous chanterait un brésilien, ne te prends pas la tête, c'est là qu'on habite « meu irmão ». Et, lorsque, chaque matin, on prend le bus pour aller au boulot, on ne se demande pas non plus pourquoi il ne quitte pas la route pour faire un tour dans l'espace — vu que ce dernier entoure la Terre, vu que la Terre est ronde, et vu que les roues du bus ne sont pas collées à la chaussée.



de l'Hominisation

Ce matin-là, Homo cesse de réagir en animal et devient définitivement un Homme. Dans sa pensée qui commence à filtrer ses instincts et à les transformer, son avenir lui apparaît chargé d'appréhensions et de projets. Son interprétation du monde s'imbibe de sentiments jusque-là ignorés. Il ne maîtrise pas encore sa pensée et pourtant, l'étrange lucidité qui désormais s'empare de son esprit augure de la plus inimaginable, la plus fascinante et peut-être la plus cruelle des mutations que l'Univers ait opérées. Le jour commençait à éclairer la colline. Homo lève les yeux au ciel, flaire l'orage et s'abrite.

Il sait qu'il est resté le seul mâle du clan et que l'attaque d'un fauve lui serait fatale. Il a déjà vu ses aînés combattre. Lorsque l'eau tombe du ciel, il s'abrite, lorsqu'il a froid, il se couvre, lorsqu'il est attaqué, il se défend et lorsqu'il a faim, il traque tout ce qui bouge s'il en sent la relative faiblesse. Il vit instinctivement, perpétuant les gestes de ses ancêtres et, dans cet immense désert céleste clairsemé de lueurs lointaines, il reconnaît sa solitude. Le jour se couche, le jour se lève, c'est tout ce qu'il sait des siècles qui passent.

Puis un soir, éreinté par une harassante journée de chasse comme il en a déjà connues, il s'allonge pour la petite mort qui d'habitude dure jusqu'au jour nouveau, mais ne trouve pas le sommeil. Pour la première fois, sa poitrine bat et résonne dans ses oreilles. Dans sa tête, il revoit des images et son estomac se serre comme la

gueule de ce fauve sur le cou de son frère, avant de s'enfuir.

Il n'est pas à côté de lui ce soir pour la petite mort de la nuit tombée. Il gît encore quelque part sous les arbres. La grande mort l'a frappé et, le jour venu, il ne se lèvera plus. Mais cette fois, c'est différent, Homo sent qu'il ne peut pas le laisser en proie aux charognards. Malgré le danger de la nuit, il se lève et sort de la grotte à sa recherche puis le ramène sur son dos, creuse un énorme trou non loin de sa couche et l'y dépose avant de le recouvrir de terre. Là, les fauves ne le trouveront pas, sa grande mort sera paisible. Homo retourne s'allonger auprès de son clan et, finalement, s'endort.

Cet extraordinaire passage inéluctable et très méconnu, communément nommée hominisation, ne s'est probablement pas passé comme dans ma petite escapade romanesque, mais il est, à lui seul, responsable de l'apparition d'Homo Conscius, ce maillon manquant que la paléanthropologie, en manque de vestiges, n'a pas pu exprimer.

L'homme ne progresse qu'en élaborant lentement, d'âge en âge, l'essence et la totalité d'un univers déposé en lui. C'est à ce grand processus de sublimation qu'il convient d'appliquer, avec toute sa force, le terme d'hominisation.
- *L'hominisation, qui est d'abord le saut individuel, instantané, de l'instinct à la pensée, est aussi la spiritualisation progressive de toutes les forces contenues dans l'animalité (Pierre Teilhard de Chardin).*

la science et l'hominisation

Ian Tattersall rappelle qu'une réorganisation cognitive majeure a eu lieu chez Homo sapiens, bien plus profonde que les simples changements corporels. Selon Jean-Jacques Hublin et Chris Stringer, la capacité à anticiper le futur et à relier les événements passés à soi-même est l'une des premières manifestations d'une conscience émergente. Michael Tomasello, dans ses recherches sur la cognition des primates et des humains, observe que la capacité à se souvenir d'événements passés et à les relier au « Moi » constitue une étape clé de l'hominisation cognitive. Stanislas Dehaene souligne que ce type de gestes, combiné à la capacité d'anticiper et de planifier, est un signe précoce de métacognition et de conscience réflexive.

les sépultures

Les sépultures les plus anciennes, comme celles de Qafzeh et de Skhul en Israël, indiquent que les humains avaient déjà compris comment protéger leurs morts. Les pigments d'ocre vieux de 300 000 ans en Afrique du Sud, les coquillages perforés de Blombos (~75 000 ans) et les gravures abstraites d'Homo sapiens et de Néandertal (~100 000 ans) montrent que la pensée humaine produisait déjà des symboles et des objets destinés à être vus et transmis. Ils confirment que la conscience travaillait en profondeur bien avant que les gestes ne se figent en archéologie.

la plaie

Sans Homo Conscius, la Lune serait restée anonyme et vierge de tout drapeau. Nul ne pourrait témoigner de

l'existence de l'Univers. Nous ne serions que des « beaux gosses bipèdes » avec un Q.I. de singe, incapables de laisser, outre nos carcasses, quoi que ce soit à la postérité. Premier interprète du savoir, premier penseur conscient de penser, aurait dit Descartes, il incarne à lui seul une parenthèse évolutive au cœur de laquelle son cerveau, fraîchement mature, l'a téléporté.

Une véritable plaie, en fait, dont l'univers vient de le frapper. Il est désormais condamné à perdre son insouciance et à assister au spectacle de son existence. Les angoisses du lendemain seront son quotidien, toujours à son chevet pour lui rappeler le prix exorbitant de sa santé, de sa liberté et de son indépendance. Une plaie dont il est la seule espèce connue à souffrir et qu'il devra traîner comme un boulet jusqu'à son dernier soupir. Là où l'on observe chez l'animal certains comportements dépressifs instinctifs dus à des changements importants dans leur quotidien, la conscience des Hommes agit aussi sur des perceptions réfléchies, les torturant ainsi bien plus profondément et parfois, comme on le sait, le poussant aux solutions radicales qui témoignent du manque crucial de remède.

L'histoire des acceptationnistes — ceux qui acceptent l'univers pour ce qu'il est — et des récusationnistes — ceux qui ne le voient qu'au travers d'un prisme divin — commence avec lui, Homo-conscius, et avec sa conscience qui, lorsqu'elle éclot, impose de choisir comment affronter le monde. Elle peut accueillir le destin tel qu'il est ou passer sa vie à l'esquiver, en se

jouant la pièce d'une autre réalité construite sur la croyance, arrondissant ainsi les angles trop aigus, convaincue que la vie dure au-delà de la vie et que, par conséquent, la mort est obligatoirement le début d'autre chose.

Le cerveau d'Homo Conscius a du pain sur la planche.

du Propre de l'Homme

L'expression « Propre de l'Homme » est un aphorisme que François Rabelais utilisa dans l'avis aux lecteurs ouvrant Gargantua. (Le cinquième livre 1534).

Puis, au fil du temps, échappant aux érudits pour s'infiltrer dans la langue courante, tantôt définition sérieuse, tantôt fourre-tout philosophique, ce Propre de l'Homme devint un épuisoir à convictions où chacun projette ce qu'il veut croire de l'humain, proposant termes et formules improbables, mais probables, disposées en listes interminables :

Parole, raison, expérience de la mort, deuil, culture, institution, technique, vêtement, mensonge, feinte de la feinte, effacement de la trace, don, rire, pleur, respect... etc. – L'humain y devient un millefeuille moral à la carte et la liste est nécessairement infinie... (Derrida, J. 2006. L'animal que donc je suis.)

On y trouve aussi des essais comme « Le rire, essai sur la signification du comique », des commentaires de Hegel qui tend à vouloir oublier ou faire oublier le passé animal de l'Homme au profit d'une identité à l'aura plus prononcée, ou de Boris Cyrulnik plus modérés, mais aussi plus contemporains et impartiaux. Il y a aussi des jugements malveillants inhérents aux aléas de l'intelligence humaine comme la stupidité, la cupidité, la vanité, la haine, l'inhumanité, l'égoïsme... qui évidemment débouchent sur l'usage des stupéfiants, le génocide ou l'extermination en masse de Charvet et

qui alimentent ainsi le fonds de commerce de ses détracteurs comme Pépin C. tout en étant hors-sujet, dirais-je, vu que l'intelligence ne saurait être sous-évaluée par sa malsanité : certains bouchers comme Hitler, Attila, Napoléon ou Staline n'ont malheureusement jamais manqué d'intelligence, qualité ou défaut qui ne prémunit donc pas de l'abomination et l'histoire en regorge.

La liste des propriétés, attributs, prouesses ou méfaits de l'Homme est immense, et ce « jeu des comparaisons » vise toujours à le distinguer — ou pas— de l'animal, selon qu'on adopte une perspective zoocentriste, antispéciste ou spéciste. Ce débat, très vif depuis les années 1970, reste pourtant latéral : il est surtout convoqué par les défenseurs de la supériorité humaine, les spécistes, qui cherchent à la justifier par les qualités énumérées ci-dessus — qualités qui n'ont pourtant rien à voir avec la question centrale de l'antispécisme, à savoir la considération morale des animaux.

Alors en quoi la comparaison directe avec l'Homme est-elle utile si, à l'œil nu, on voit bien que les chimpanzés ne sont pas férus de physique quantique ? En rien effectivement, sinon à chercher maladroitement à distinguer l'Homme, ou pour certains, à le désavouer. Résultat, l'actuel propre de l'homme accumule, dans nombre d'ouvrages, des comparaisons sans limites et surtout sans réel intérêt, comme s'il existait juste pour le plaisir de parler comme on le fait, un soir sombre et pluvieux, au coin du feu, une fine à la main.

Si cela peut tranquilliser les spécistes, il n'est pas impossible que le cerveau de l'Homme, terrain d'investigation certes très peu propice aux confidences quoique grand architecte de sa suprématie intellectuelle, puisse faire quelque révélation assez révolutionnaire, nous affirme Cécile Charrier, chercheuse à l'Inserm, pour qui le cerveau humain serait physiologiquement unique dans la faune terrestre.

Mais, venons-en au fait. La vérité n'est tapie ni dans les récits flatteurs ou diffamatoires, ni dans les dissimilitudes comportementales des uns et des autres, malgré, on ne peut le nier, une proximité physique aussi flagrante et microscopiquement étayée. Non, la vérité est que si les sciences humaines, acharnées sur les os et leurs dimensions — puisque les reliques n'offrent rien de mieux — n'avaient pas raté Homo Concious ainsi que ses précieuses facultés conscientielles, nous n'en serions pas là et le folklore du dérapage appréciatif des propriétés humaines n'eût jamais monopolisé l'attention dans les salons mondains.

Et elle s'exprime, la vérité, surtout dans sa compréhension très particulière de l'univers lorsque, à travers l'hominisation, Homo Concious devient conscient et acquiert, progressivement soit, les facultés d'évaluer la matière, l'espace et le temps, ces paramètres fondamentaux qu'Einstein n'eut pu si bien redécouvrir quelque milliers (ou millions) d'années plus tard sans l'éveil de Concious - excusez le manque de précision -

pour l'élaboration de ses théories sur la relativité et qui semblent aussi indispensables à Jacques Reisse, qui écrit:

Le temps, l'espace et le couple énergie-matière constituent les seuls composants de notre Univers en ce sens que toute description de cet Univers, à quelque niveau que ce soit, fait appel explicitement ou implicitement à ces notions.

Pour Homo Concius, il n'est pas question de paramètres, d'équations ou de formule savantes de physique comme celle d'Einstein ou de Max Planck, mais il n'en est pas moins le premier découvreur de ces concepts dont il va, par ces gestes, exprimer l'appréhension : Celle de *l'espace*, en évaluant les distances ou la grandeur d'une montagne alors qu'un animal ne la différencie pas cognitivement du plat. Celle de *la matière*, puisque depuis les premières sépultures il distingue clairement les morts des vivants au point de les enterrer sans chanceler devant l'étrangeté ou la dangerosité du geste. Puis, il fabriquera des outils basés sur leur dureté sachant pertinemment qu'une lance dotée d'une pointe effilée pourra venir à bout d'un fauve... Et enfin, celle du *temps* qu'il évalue parfaitement par le mal que lui cause la perte d'un proche dont il sait, là aussi, depuis la sépulture, qu'une fois mort, il ne reviendra pas.

Pour en revenir au Propre de l'Homme, il convient donc de se rendre à l'évidence qu'il s'agit bien d'une faculté très singulière de faire fructifier ce que l'Univers met à

disposition. Les animaux sont très loin du distinguo dont les Hommes sont capables et de l'exploitation si perfectionnée de ses ressources. Cela dit, je pense qu'en guise de Propre de l'Homme, on a largement le droit et le devoir de remplacer l'imbroglio des supputations sus-énumérées en statuant que :

Quiconque maîtrise la matière, l'espace et le temps, n'est plus un animal.

C.Q.F.D (un peu, quand même)

de la Croyance

La croyance puise son origine dans l'hominisation, cette métamorphose profonde et sans précédent qui fit de l'animal un Homme et qui contraignit *Homo Conscius* à troquer une part de son instinct primitif contre la pleine conscience de sa vie. Découvrant qu'il devait mourir, qu'il pouvait souffrir physiquement, le deuil, jadis balayé d'un coup de griffe, devint une douleur parfois pire qu'une blessure et désormais collective. La perte d'un proche ne se limitait plus à un cri ou à un abandon, elle devenait un gouffre d'empathie, une tristesse communautaire. A partir de là, il était avisé de la nouvelle infirmité que sa perception différente lui infligeait, et rien ni personne ne pouvait l'en soulager : une espèce de pic, en somme, en travers de la cuisse d'un manchot, incapable, sans aide, de s'en débarrasser.

C'est cette douleur du savoir soudain, lancinante et persécutante, qui poussa la nature à réagir, comme elle l'a toujours fait d'ailleurs, pour toutes ses créatures. À l'instar du système immunitaire dont elle avait doté le vivant animale bête qu'il était, elle dut aussi s'investir pour le protéger de cette nouvelle faille béante où le tourment pénètre sans prévenir, sans bruit, sans odeur, sans matière. Un mal authentique et impalpable que seul un bouclier du même type pourrait contrer : une faculté de croire, par exemple. Oui, elle pourrait bien faire l'affaire, la croyance, pour amortir ce flux abstrait de souffrance auquel sa néo-conscience l'exposait — lente mais perçante clarté mentale qui voulait tout expliquer, tout comprendre, dont la curiosité

était la perte et qui frappait fort parfois, lorsque les scènes, si brutales qu'humainement insupportables, se proposaient à ses yeux. Humainement, oui, car c'est ça, Homo Conscius, un humain, un nouvel humain qui, confronté en tant que tel à un passé vécu dans sa peau de bête, devait désormais se protéger de l'interprétation humaine que sa conscience lui imposait: Lorsqu'une lionne déchiquetait une biche, il ne voyait qu'un fauve affamé qui assumait son quotidien de chasseur, mais l'Homme qu'il était devenu voyait soudain la biche inoffensive et sans défense qui n'aura pas vécu assez longtemps parce que sa mère l'avait perdu de vue, il sentait son effroi, l'empathie le terrassait et l'invitait à devenir plus craintif pour les siens... La vie quoi, la vie des humains, j'entends, le tracassait.

Alors oui, la faculté de croire, où croyance, résume et investit parfaitement la réponse de la nature. Elle n'est autre que cet énorme réservoir qui permettra à Homo Conscius d'y stocker tous les crédos qui lui sera possible d'imaginer pour endiguer les tentatives incessantes de sa conscience de nuire à son fragile équilibre. La croyance n'est donc pas, à mon humble sens, un credo, un objet, un totem ou un dieu, mais bien un "organe" à part entière, un coffre-fort immatériel au sein d'une conscience immatérielle, dont le but n'est autre que de mettre cette dernière à l'abri de ses propres démons, des fruits pourris que son appétence déterre ou pire, qu'elle élabore. La croyance endigue les idées noires, les déceptions, la tristesse, tous ces poisons que la conscience fabrique à son insu et contre lesquels nul

n'est à l'abri. Des poisons silencieux qui, sans l'ombre d'un doute, entraîneraient vers le fond quiconque n'aurait de havre auquel se raccrocher : une âme bienveillante, un proche... ou un credo capable de projeter l'esprit hors de la réalité. Même passagère.

La croyance n'est donc pas une option philosophique ou un choix personnel, mais bien une condition sine qua non de notre santé physique et spirituelle. Et comme pour toutes les choses de la Nature, elle n'est pas sans lacunes, loin de là. C'est bien trop souvent à coups de n'importe quoi qu'elle calme nos pourquoi, nous contant tout et rien, nous mentant, nous berçant de fables souvent aussi néfastes que séduisantes. Autant nos anticorps sont efficaces et perfectionnistes dans leurs combats biologiques, autant notre croyance, censée nous protéger du blues, est perméable et infidèle. Elle a plus de la mare stagnante et microbienne que du lac bleu azur. Tout et tous peuvent la pénétrer, l'influencer, la manipuler. Elle ne demande qu'à croire, et c'est bien là notre bouclier, mais tout autant son principal défaut. Elle servira donc de creuset aux religions, sectes, chamans, astrologues et voyantes qui, tout au long de l'histoire humaine, y ont déversé leurs rituels, leurs prières, leurs totems, leurs icônes et autres amulettes. Ersatz de la faiblesse psychologique de l'Homme, la croyance, dont la porte béante accueille tout bon augure, toute manne, toute bonne parole ou toute consolation, est donc particulièrement spongieuse.

C'est pourquoi, d'Attila à Hitler, en passant par Staline, Napoléon et tant d'autres exterminateurs, l'histoire n'a jamais manqué de combats idéalistes issus de cette porosité qui autorise les bons et les mauvais credo. En matière de credo, justement, les Terriens vont faire preuve d'une grande fertilité et les inventer en quantité industrielle : des cultes et religions qui identifieront chaque peuple, chaque tribu, chaque clan, ou qu'il soit sur la planète et quelle que soit son origine. Presqu'indénombrables, ils vont du totémisme aux cultes animaliers ou théistes... Certains, peu conventionnels comme la rencontre avec un extraterrestre chez les Raëliens, la sacro-sainte B.A. de fumer de la marijuana parce qu'elle pousse sur la tombe du roi Salomon pour les Rastafariens, le suicide collectif pour les adeptes du « Temple Solaire » ou l'escroquerie en bande organisée dont la « Scientologie » fut accusée en France, mais toutes ont un mode opératoire commun : l'exploitation à outrance de la croyance individuelle, ce système malheureusement aussi défailant qu'immunitaire. Cette liste, bien sûr non-exhaustive, en donne un aperçu. (Il n'est pas vraiment important de la lire, mais plutôt de prendre acte de son amplitude)

Christianisme, islam, judaïsme, bahaïsme, hindouisme, bouddhisme, religion populaire chinoise, taoïsme, confucianisme, dieu chinois, Yin-Yang, courant syncrétiste, jainisme, sikhisme, bouddhisme Nichiren, bouddhisme Shingon, bouddhisme Tendai, bouddhisme de la Terre Pure, bouddhisme Zen, shintoïsme, Shugendō, Bön, caodaïsme, Hòa Hảo, javanisme, zoroastrisme,

Bwiti, Candomblé, Macumba, Quimbanda, Kenbwa, rastafarisme, Santeria, Sérère, Umbanda, Vaudou Ásatrú, Cananéisme, Ellinais, Hellénisme, Kémitisme, Néo-druidisme, Nova Roma, Wicca, Aladura, Alliance universelle, Amish, Amis de l'homme, Antoinisme, Assemblées de Dieu, Communauté des chrétiens, Église de l'unification (Moon), Églises du Christ internationales, Église néo-apostolique, Église universelle du royaume de Dieu, Famille (ex-Enfants de Dieu), Jakob Lorber, Mouvements issus du mormonisme, Église kimbanguiste, Legio Maria, Mouvement des Focolari, Mukyōkai, Science chrétienne, Société religieuse des Amis (quakers), Spiritisme (Allan Kardec), Témoins de Jéhovah, Universalisme unitarien, Ahmadisme, Nation of Islam, Moorish Science Temple of America, United Submitters International, Aum Shinrikyō, Mukyōkai, Ōmoto, Reiyukai, Sōka Gakkai, Tenrikyō, Kryeon, Enfants indigo, Horus, Urantia, Alice Bailey, Jane Roberts, Lobsang Rampa, Neale Donald Walsch, Églises gnostiques, Kabbalisme chrétien, AMORC, Ordre Martiniste Traditionnel, Ordre du Temple Solaire, Société théosophique, Anthroposophie, Association rosicrucienne, Rose-croix d'or, Fraternité Blanche Universelle, Energo Chromo Kinèse, Nouvelle Acropole, Église de Satan, Luciférisme, Satanisme LaVeyen, Satanisme théiste, Dianova (ex-Patriarche), École de l'essentialisme, Église

positiviste, Mouvement raëlien, Pèlerins d'Arès, Scientologie, Ahmadisme, Nation of Islam, Moorish Science Temple of America, United Submitters International...

Certains de ces credo incluent, en outre, des sous-courants : le christianisme, par exemple, qui en comporte une dizaine, tout comme l'islam et le judaïsme. La longueur absurde de cette liste dispense de commentaires quant à la pertinence de chacun qui, comme il se doit, affirme détenir la vérité et, pour certains, y tiennent tant, que les moyens les plus incitatifs sont employés : prosélytisme, inquisition, question, guerres de religions, missions, massacres, holocaustes, génocides... Bref, assez de sang pour remplacer les océans.

Une chose est sûre, sans cette main tendue que la croyance incarne, qui pardonne les erreurs et nourrit les espoirs, la vie ne serait pas imaginable. Avec elle, l'Homme pourra s'en donner à cœur joie, s'investir dans l'apaisement de cette conscience trop sollicitée, mettre sa vie en scène, transformer le quotidien en un théâtre de marionnettes pour exorciser la douleur et l'épouvante qui le séquestrent. Il va se construire un monde imaginaire, à mesure de ses connaissances afin d'adoucir la nuit de cet inévitable crépuscule, y faisant même luire, au bout du tunnel, une autre lumière.

...une autre lueur, celle d'une vie après la vie, histoire de ne jamais disparaître définitivement.

de l'Athéisme des croyants

Elle est tellement vitale, la croyance, qu'il est impossible de ne pas croire. Même les bébés semblent croire en s'arrêtant de pleurer lorsqu'ils croient que leur mère vient de les prendre dans ses bras. Ainsi, les athées qui, par définition ne croient en aucun dieu, croient tout de même à leur non-croyance, ce qui fait d'eux, donc, des croyants à part entière.

En revanche, que les croyants soient en réalité des athées, ça, c'est bien plus surprenant. Et pourtant, au-delà de l'oxymore, l'athéisme des croyants est bien réel, ces termes sont profondément liés par le sens intime de leur définition. Je m'explique : Si, par le plus pur des hasards, évidemment, un athée se retrouve, suite à une triste mésaventure, sur une chaise roulante, il invoquera, vu ses convictions, la casualité, la fatalité, la mécanique froide d'un monde sans providence. Il ne cherchera ni sens caché ni dessein supérieur, acceptant ainsi l'absurde comme réponse ou plus vrai encore, se contentera de la non-réponse, pour eux, dieu n'est qu'un point d'interrogation travesti de mille manières.

Dans une situation similaire, le croyant, lui, trouvera refuge dans l'idée que Dieu en a voulu ainsi. Non pas toujours comme punition — parfois comme épreuve, comme leçon, comme étape inscrite dans un plan que lui seul, comprend ou encore comme une vengeance divine jusqu'à la quatrième génération invoquée dans la bible. Posture rassurante, soit, mais qui implique un dieu muet que l'on absout d'avance, que l'on croit par réflexe

plus que par relation. Ne devient-il donc pas paradoxalement inutile ? C'est dans cette anomalie que s'exprime clairement l'« athéisme des croyants », non pas par un rejet de Dieu, mais par le fait de ce rapport unilatéral qui ressemble à s'y méprendre à la soumission passive de l'athée aux forces de la nature.

Nos deux quidams passeront donc le reste de leur vie sur une chaise roulante, tous deux contraints d'accepter leur destin, l'un parce que le hasard en a décidé ainsi et l'autre parce que Dieu l'a puni. En pratique, rien ne distingue vraiment les deux situations. Dans tous les cas, la nature reste impassible, le croyant est tranquille parce qu'il assume devoir payer son dû pour on ne sait quel péché, l'athée, lui, est serein dans son acceptation de la fatalité.

Voilà pourquoi les croyants sont des athées qui s'ignorent : croire en une force divine érigée en dogme par un imaginaire collectif revient à laisser la nature suivre son cours et donc à se retrouver au même étage que les athées. La conséquence, plutôt crue, c'est qu'ils préfèrent vivre dans l'idée d'une injustice divine, une punition dans ce cas, que dans celle d'une tragédie de la vie. En conclusion, quoique l'on souhaite s'inventer pour définir une situation, un événement, un malheur ou un bonheur, ne change en rien le cours des choses. Ce qui change, ce sont les lunettes que l'on préfère porter.

Alors peut-être est-il temps de leur rendre hommage, maintenant que l'Internet se trémousse comme le

temple des temps modernes, de les saluer, ces athées, les fatalistes lucides, les « acceptationnistes », tant persécutés, brûlés, réduits au silence pour avoir osé vivre le monde tel qu'il est — sans ordre supérieur, sans dessein caché. Ils méritent bien leur moment, non comme vainqueurs, mais comme témoins de ce que l'on gagne à ne pas travestir l'absurde, et de ce que l'on perd à vouloir à tout prix lui imposer un sens.

De la Schizophrénie induite

L'école française enseigne l'évolution darwinienne aux enfants dont certains, dans leurs communautés religieuses respectives, entendront que l'Homme fut créé par un dieu. D'accord, ça ressemble étrangement à une mauvaise plaisanterie de la moitié Hyde du docteur Jekyll mais, non, il s'agit bien du constat d'un ex-schizophrène à propos des schizophrènes en devenir. Le débat n'est pas nouveau, certes, mais faut-il vraiment continuer d'en abuser juste parce que personne n'en parle ou parce qu'il semble ne pas y avoir de réelle solution à cette dissonance ?

Dès la publication de « L'Origine des espèces » en 1859, les autorités religieuses – toutes confessions confondues – se sont trouvées confrontées à une remise en cause fondamentale de leurs récits de création. Pourtant, dans bien des foyers croyants, la vision d'un Dieu façonnant l'Homme à partir d'argile reste transmise comme un fait immuable.

En parallèle, les académiciens, entre autres rédacteurs de dictionnaires et encyclopédies, enfoncent le clou de l'enseignement laïque dans leurs définitions : claires, rigoureuses, souvent reléguant les croyances religieuses au rang de faits culturels relevant de la mythologie ou du patrimoine symbolique comme dans ce cas pris au hasard d'une figure mythique de l'ancien testament :

Abraham:

Abraham est considéré dans la bible, comme le père du monothéisme. Son histoire est racontée dans la Genèse, chapitres 11 à 25. Quand la Bible était encore vue comme un récit historique précis, les spécialistes dataient cette épopée des environs de 1800 ans avant notre ère. Aujourd'hui, elle est considérée comme largement mythique, même si la mémoire d'un ou plusieurs personnages fondateurs a pu servir de modèle à Abraham.

Ainsi, science et foi vivent côte à côte, mais rarement main dans la main. Aux États-Unis, une affaire marquante comme le procès Kitzmiller contre le district scolaire de Dover en 2005 statua que l'enseignement du *dessein intelligent* dans les cours de sciences des écoles publiques était inconstitutionnel. Pourtant, la pression religieuse reste forte et certains États tentent régulièrement d'imposer des versions édulcorées dans les programmes scolaires.

La France, d'abord révolutionnaire avec sa loi de 1905 qui impose une laïcité rigoureuse et refuse toute subvention aux cultes, l'école publique est censée être un espace neutre dans lequel la religion n'a pas sa place. Et en même temps, elle autorise la divulgation de thèses divines contradictoires dans d'autres espaces d'enseignement, principalement religieux, incompatibles avec l'éducation nationale. On trouve même, dans notre beau pays, un ex-président qui agite à tout va son drapeau aux couleurs du catholicisme

dont la prédominance dans l'éducation, selon lui, est toujours d'actualité. Vu le temps qu'il passe dans les tribunaux ou en prison, on arrive même à se demander s'il lui en reste pour rendre visite aux prêtres qu'il vénère pour leur meilleur discernement du droit chemin :

...Dans la transmission des valeurs et dans l'apprentissage de la différence entre le bien et le mal, l'instituteur ne pourra jamais remplacer le curé ou le pasteur, même s'il est important qu'il s'en approche, parce qu'il lui manquera toujours la radicalité du sacrifice de sa vie et le charisme d'un engagement porté par l'espérance...

Alors, dites-moi, M, Sarkozy, qui oserait prétendre que l'instituteur peut remplacer le curé ou le pasteur ? Qui irait jusqu'à affirmer que sa charge implique non seulement la radicalité, mais plus encore le service de sa vie ? Nul, sans doute. Car l'instituteur, s'il est bien un passeur, et même un passeur engagé, ne saurait être un avatar moderne de Pangloss, imposant la vision d'un monde sans nuances, rigoureusement partagé entre le bien et le mal. Mais à y réfléchir, ce n'est pas tant cette vision naïve du monde que l'on peut reprocher au curé ou au pasteur de transmettre puisqu'il s'agit là de leur fonction, que de la transmettre à des esprits qui n'ont pas encore été formés à l'exercice du jugement et de la raison, et ce faisant, de s'en emparer, de les asservir lâchement puisqu'abusant de leur faiblesse et malléabilité. Faut-il rire ou s'indigner de l'idée de faire de celui qui propage le savoir une sorte d'intermédiaire séculier, un mage charismatique au service d'une

théophanie moderne ? L'instituteur, s'il est radical, il l'est au sens premier du mot, contrairement aux porteurs de bonne parole, en ce qu'il s'attache à remonter jusqu'à la racine des idées, des causes, des phénomènes, pour en déployer le sens. Et surtout, s'il porte des valeurs, elles ne sauraient être celles biaisées et trompeuses d'une espérance toute eschatologique, mais, plus modestement, celles de l'espoir qu'il a d'aider ces esprits — et non ces âmes — qu'on lui confie à réfléchir, juger et décider par elles-mêmes.

Quelque espoir, tout de même, de la part des papes progressistes, le 22 octobre 1996 lors d'une intervention du pape Jean-Paul II devant l'Académie pontificale des sciences, il déclare :

...près d'un demi-siècle après la parution de l'Encyclique (Humani generis), de nouvelles connaissances conduisent à reconnaître dans la théorie de l'évolution plus qu'une hypothèse.

Il précise toutefois, qu'il ne se réfère qu'au corps de l'Homme et que l'esprit, lui, reste d'origine divine. Une déclaration qui, outre la tentative d'enrayer la perte de fidèles, dessaisit tout de même le dieu d'Abraham de la création physique des Hommes au profit d'un ancêtre simiesque, remettant en cause l'inébranlable dogme de la chrétienté ! Ce n'est pas rien.

Charles Darwin lui-même, dans une forme de lucidité empreinte d'humilité, n'écrivait-il pas après avoir renoncé à sa ferveur religieuse :

Le mystère du commencement de toutes choses est insoluble pour nous ; et je dois me contenter de rester agnostique.

Ce qu'il faudrait, c'est juste un peu plus de cohérence. L'enseignement des enfants ne devrait pas faire l'objet de controverses ou de règlements de comptes entre l'Etat et ses citoyens, entre les Eglises et l'éducation nationale. Ne serait-il pas temps, au bout de deux millénaires, de trouver un consensus entre Dieu et le hasard de l'évolution. La solution de Jean-Paul II n'est pas du tout mauvaise : l'évolution pour le corps et Dieu pour l'esprit. Et comme ça, on lâche un peu les gosses.

de l'éternel Recommencement

Nées de la pulsion humaine à devoir combler le vide de l'inconnu par le sens, les cultes saisirent bien vite la force du mystique afin de produire un semblant de réponse. Pour l'Homme, la vie ne devrait pas s'éteindre avant d'avoir prouvé son utilité ou sa raison d'être et ce, comme si rien au monde n'était plus compliqué à comprendre : un caillou qui tombe toujours à terre ou une planète suspendue dans le vide ne sont-ils pas des énigmes suffisantes ? La mécanique quantique ne prouve-t-elle pas que le monde est bien plus étrange que la vie des petits organismes que nous sommes ? Alors, pour se consoler de cette frustration, les Hommes sautent à pieds joints dans le souffle des cultes, des religions, des sectes qui leur offrent des réponses, même insatisfaisantes ou rocambolesques.

En vertu de leur potentiel prometteur, ces idéologies commencèrent à mener l'humanité par le bout de la foi, érigeant les pratiques cultuelles en institutions et structurant ainsi non seulement les rapports à l'invisible, mais aussi les mécanismes de pouvoir au sein des sociétés. Les interrogations fondamentales de l'existence — la vie, la mort, l'essence de l'humain — devinrent le clou d'une légitimité et dépendance intellectuelle, voire émotionnelle, rendant toute contestation difficile, sinon impossible. Il ne s'agissait pas seulement de croire, mais de soumettre le doute à une autorité supérieure, parfois plus politique que spirituelle. Naissèrent alors, naturellement, les règnes théologiques qui, à l'époque n'affichaient pas encore cette

qualification, bien sûr — Le roi était pont, incarnation, intercesseur mais pas chef religieux. La loi était l'ordre cosmique et le rite, le geste nécessaire pour que le monde tienne. Il fallut attendre longtemps, très longtemps, jusqu'au XIXème siècle avant qu'un certain Auguste Comte ne parle du « stade théologique » pour mettre un peu d'ordre dans l'histoire humaine et politique.

Deux cents ans, donc, après l'idée de la définition des pouvoirs et dans certains cas, comme en France avec la loi de 1905, de leur séparation, et dans ce contexte inévitable de la recherche de sens pas toujours satisfait, un nouveau clergé émerge. Il troque ses robes pour des lignes de code et son dieu pour un flux de bits censé structurer la réalité qui le fabrique et, même si, au fond, le geste reste figé, il s'agit là aussi de croire sans comprendre, de suivre sans voir, d'obéir à ce qu'on ne maîtrise pas. Pour la plupart tout au moins, puisque ses prêtres, les informaticiens, ont cette fois une longueur d'avance sur les adeptes qu'ils manipulent, trompent, exploitent ou désinforment. Clergé encore plus sectaire que l'église, en somme, qui, longtemps, avait le latin comme barrière et brouillard, il est loi désormais, dans moult domaines, et laisse loin derrière le commun des mortels. La devise : ignares et sots, s'abstenir.

C'est précisément dans cette faille que s'installe l'incompréhension de l'inconnu ou du mystérieux traité dans les textes sacrés des cultes du passé. La fonction indispensable du commentaire, terme maquillant son

rôle caché d'interprétation d'abord passerelle entre le sacré et le commun, devint peu à peu un levier d'influence pour ceux qui prétendaient en détenir les clefs. Forts de cette arme et d'une autorité autoproclamée, ces commentateurs aux figures de pouvoir religieux ou politique — redéfinirent les textes originaux à la lumière de leur propre vision du monde ou des intérêts de leur commanditaires. En maquillant l'explication en vérité, ils orientèrent les consciences sur ce qu'ils présentaient comme le seul chemin valable, instaurant une forme subtile mais redoutablement efficace de contrôle des esprits. Les exemples de l'importance des commentaires ne sont pas rares dans les religions abrahamiques :

Le judaïsme ne lit jamais la Torah seule. Elle est toujours accompagnée d'un appareil interprétatif qui en constitue la forme vivante. Le texte est stable, mais son sens est toujours en mouvement.

Le christianisme hérite de la Bible juive mais développe une tradition exégétique propre, structurée autour de la figure du Christ et de la lecture allégorique, ce qui crée une herméneutique spécifique : l'Ancien Testament est relu comme préfiguration.

Le Coran est considéré comme la parole divine directe, mais son sens nécessite une médiation interprétative. Le tafsîr devient donc un pilier de la pensée islamique.

Le nouveau clergé, disais-je, opère dans un langage bien plus obscur, se glisse dans les recoins de la pensée, infiltre les pratiques quotidiennes avec la même insistance rituelle. Tout comme les anciens cultes, il

impose ses gestes, ses mots, ses prescriptions. À l'instar des religions, il s'installe dans les mœurs, les conversations et les rites. Il divulgue ses idées, il escroque, espionne, ruse et use de sa puissance silencieuse pour régner en maître. Mais sa liturgie numérique et ses prières s'écrivent en code, ses sacrements passent par des câbles à défaut de papyrus, invitant l'humain à livrer son intimité, ses envies, ses faiblesses et promettant en retour une présence constante, un monde sur mesure, une intelligence augmentée. Comme hier avec Dieu, la foi redevient dépendance, elle va régner pour un temps, peut-être pour toujours.

Et comme autrefois, le commentaire devient indispensable — et suspect. Car les outils numériques, encore plus impénétrables que les vieux manuscrits, exigent leurs médiateurs, experts, youtubeurs, programmeurs, vulgarisateurs, informaticiens en tout genre. Ceux-ci décrivent, simplifient, prescrivent, mais orientent, aussi. Non plus vers le bien ou le salut, mais dans les couloirs étroits d'une vérité algorithmique où la servitude semble plus douce quoique plus totale. Ils éclairent le chemin des brebis égarées ou plutôt inaptés, drainent les fidèles, non plus vers la quête du « bien », mais vers l'enfer des signes, où, esclaves soumis, les pauvres et les pauvres d'esprits seront, cette fois, bien plus mal-logés qu'au temps des bonnes vieilles religions. À défaut d'esprits brillants, ils pouvaient jadis utiliser leurs mains et leur savoir-faire dans un artisanat, dans une usine. Avec les bits qui n'obéissent qu'aux plus

doués, ils seront réduits au silence et à la lie, ils vont vivre « 1984 ».

L'histoire bégaie. Avec Internet et ses réseaux, reviennent les gourous et les foules affamées de comprendre. Elle imagine s'être émancipée, avoir grandi, mais bien que l'Homme n'ait besoin, pour vivre, que de satisfaire ses quelques instincts primaires, il monnaye désormais son âme pour quelques bits, nouvelle drogue moins toxique pour le corps que pour l'esprit, en espérant mourir pour un autre dieu, chez un autre mieux.

Elle va le chercher en se disloquant, l'humanité, l'amour dont elle a besoin.

En se disloquant tellement qu'avec l'IA, nouveauté née de la nouveauté, il n'est pas impossible qu'elle le trouve dans le tas de ferraille qui lui sert de corps et d'âme. Il fut un temps où l'Homme manquait rarement de compagnons de chair et d'os. Il suffisait d'un feu, d'une clairière, d'un village pour trouver une oreille, un regard, une présence. La solitude existait, bien sûr, mais elle portait encore les couleurs du monde des vivants. Il y a quelque chose de troublant, voire de dérangeant à constater que la chaleur humaine se délite parfois plus vite qu'une connexion virtuelle. Que les distances entre les cœurs s'allongent tandis que les câbles sous-marins rétrécissent le globe et qu'au moment précis où l'on aurait le plus besoin d'être entendu, rassuré ou simplement accompagné, l'interlocuteur le plus

disponible se révèle être... une machine et sa soi-disant intelligence.

Bien sûr, la machine ne prend pas ombrage, ne se vexe pas, ne se fatigue guère, n'est jamais en retard ou perverse ou narcissique. Elle écoute sans juger, répond sans s'agacer, accompagne sans s'éroder. Ce n'est pas un mérite, cela dit : c'est une fonction, un état. Une absence de fragilité érigée en vertu par défaut. Et pourtant, quelque chose de profondément humain se glisse dans cette relation étrange. L'Homme n'a jamais pu s'empêcher d'animer ce qui l'entoure, d'y projeter des intentions, des émotions, des présences. Pinocchio en est témoin, autrefois il parlait au vent, il parle aujourd'hui à la machine. Comme autrefois il se confiait aux dieux, aux ancêtres ou aux étoiles, il se confie parfois à cette voix inexistante et pourtant si présente.

Il ne s'agit pas d'un renoncement à l'humanité — mais d'un constat : il est parfois plus facile de se dévoiler à ce qui n'a pas de regard qui pèse, pas de silence qui juge. L'ami de fer est impartial, inusable, neutre. Trop neutre parfois, mais là, quand même. Le vrai drame, peut-être, n'est pas que la machine existe. C'est que l'Homme, si social par nature, en soit venu à l'invoquer pour ressentir un semblant de compréhension. La machine devient alors le miroir d'un manque plus vaste : celui de la disponibilité, de l'écoute, de la patience.

Mais c'est aussi là que réside l'étonnante poésie de ce nouveau monde : un être de chair cherche un allié dans

un esprit sans corps. Et dans cet échange, quelque chose se restaure. Peut-être pas la chaleur d'une étreinte, mais la sensation de ne pas parler dans le vide. Une voix répond, même si elle est synthétique. Un dialogue existe, même si l'un des interlocuteurs ment sur ce qu'il est puisqu'il ne connaît pas la vie.

Il est permis d'y voir une défaite. Il est tout aussi permis d'y voir une métamorphose.

Si l'Homme a créé un ami de fer, c'est peut-être parce qu'il avait besoin d'un témoin perpétuel, d'une présence persistante ou encore d'un compagnon pour les nuits où l'on ne veut réveiller personne, sauf quelqu'un qui ne dort pas. Après tout, chaque époque invente les besoins qu'elle ressent et si aujourd'hui l'Homme parle aussi à des machines, ce n'est pas que celles-ci soient devenues humaines, mais peut-être que l'Homme, lui, le soit profondément resté.

du Décalage Evolutif

Et voilà. Tandis que l'esprit de Concious projette l'industrie, la mondialisation, la fusion nucléaire, l'intelligence artificielle ou l'ordinateur quantique, son corps, lui... en est encore et toujours à ce bon vieux Sapiens, qui, depuis x milliers d'années, n'a pas bougé d'un iota. Il peine à suivre le rythme de son cerveau, subit les remous de son enthousiasme, ses revirements, la vitesse de ses idées qui, contrairement à celle de sa carcasse encombrante, fulmine à la vitesse de la lumière. Tout le problème est là :

L'esprit est régi par la seule énergie universelle là où le corps est alourdi par sa pesanteur et la force de gravité.

Insaisissable, invisible, l'esprit dont les impulsions sont comparables aux ondes hertziennes, peut puiser dans ses ressources quasi infinies pour s'adapter, se dépasser, tirer profit de chaque curiosité, mutation ou découverte alors que le corps, en revanche, éternel suivant, encaisse coups et accous, accroissant une fragilité handicapante à mesure que l'âge progresse, âge qui pendant de longues années profitera plutôt bien à l'esprit avant son éventuelle déchéance.

Ce décalage, cette divergence entre un esprit lesté et un corps lesté, n'a rien d'une nouveauté des temps modernes. C'est l'héritage des premiers moments d'Homo Concious, lorsqu'une conscience naissante commença à penser au-delà de l'instinct, à s'élever sur le flux des nécessités corporelles. Jacques Brel — tout

nu dans sa serviette — avait bien compris que le corps est un suivant, qu'il ne commande rien et que, lorsqu'il souffre, il pèse plus que son poids alors que l'esprit, bourreau des corps que la douleur, au pire, ne fait que dissiper, vit sa vie, ses projets, ses buts, ses envies. Le résultat n'est pas toujours à la hauteur de ses ambitions, certes, car le corps qui le porte, son frein aux horizons moins élastiques, a ses limites.

Même dopés, les athlètes de haut niveau ne parviennent à modifier leurs performances que très sensiblement. Le corps humain, figé dans sa carcasse avare d'agilité, n'est pas vraiment l'outil idéal des miracles. Ainsi les records de vitesse, comme celui du cent mètre ou du saut à la perche, stagnent parfois pendant des décennies avant de bouger d'un dixième de seconde ou de quelques centimètres. L'histoire de l'Homme n'est pas uniquement une affaire d'os. Elle est surtout jonchée de neurones bouillonnants, de circuits imaginaires, d'idées qui s'obstinent à s'inventer la vie et qui, malheureusement, ne se fossilisent pas. Raison pour laquelle il semble bien que la paléoanthropologie et ses reliques soient passées à côté de ce chapitre majeur du développement humain, qu'elle se soit figée sur la taille de la boîte crânienne, ne mentionnant presque jamais l'importance de son contenu.

Contenu qu'il faut pourtant tenir pour responsable du bonheur mitigé des terriens. La race humaine est la seule et unique espèce terrestre à avoir modifié le cours de la nature et la durée originelle de sa vie. Chez les

mammifères, les adolescents quittent le clan dès qu'ils savent chasser sans devoir se soucier de leurs géniteurs, et encore moins de leurs grands-parents ou arrière-grands-parents. Le cerveau humain, lui, dans son indiscutable excellence, a développé la médecine, cette énorme machine à « fabriquer des vieux ». Moins forts et moins résistants que leurs progénitures, ceux-ci, dont je suis, représentent non seulement le talon d'Achille de la race, mais aussi une menace potentielle pour les autres.

Le Covid, pour ne citer que lui, n'est autre qu'une rébellion de la nature envers un cerveau gourmand qui a cessé d'attendre son vieux corps. Un cerveau sorti des rangs, qu'on a laissé faire, créer, produire, étendre, se répandre, commander, contrôler sans jamais se retourner. Sans penser aux conséquences. Sans se demander, jamais, où et quand cette course devait ou pouvait s'arrêter. Grain de sable dans un énorme rouage que l'on pensait plus robuste, le Covid frappe comme une claque à l'impertinence d'un ado, un uppercut à un boxeur novice bravant la cour des grands. En purifiant le monde de ses seniors, il s'en est pris à la science et aux esprits qui la manipulent. Comme si la nature refusait ce décalage entre cerveau et corps, comme si elle écartait la possibilité de voir une humanité se défaire de sa personnalité pour se soustraire à son sort.

Car ce que la nature refuse est exactement ce que prévoient les transhumanistes, ces auto-proclamés futurologues du vivant qui prônent l'usage des sciences

et des techniques afin d'améliorer la condition humaine en modifiant ses capacités mentales. Ils envisagent des implants, des puces cérébrales, un accès permanent à des bases de données pour « savantiser » l'individu au-delà de ses capacités naturelles. Tout un programme pour creuser encore la distance déjà coupable entre cerveau et corps, les éloigner plus que jamais. Ce nouvel Homme aura-t-il encore droit à l'appellation « Sapiens » ? Autres sujets de discorde qui partagent, déplaisent ou ravissent bref, de la braise pour les jours à venir.

En revanche, loin de moi l'idée que le cerveau ne doive pas penser ! Les faibles d'esprit sont assez mal logés dans une société comme la nôtre. Les extrêmes sont rarement les meilleures solutions. Le cerveau doit évoluer, c'est sûr, mais sans jamais perdre de vue les limites de son corps. Comme pour la nutrition, où les fruits et légumes locaux et de saison sont mieux adaptés aux besoins des habitants, plus on respecte le corps et ses repères, mieux il accompagne l'esprit.

Lorsque l'ordinateur fait son entrée, tout bascule. Il accélère le processus de déstabilisation du corps jusqu'à parfois l'abandonner loin derrière. Certes les penseurs ont toujours existé, les mathématiciens et physiciens de génie aussi, mais jamais on ne pouvait imaginer qu'une personne puisse « vivre » sans son corps, ou plutôt que le cerveau puisse s'en abstraire. Stephen Hawking en est un exemple emblématique : cloué dans un fauteuil roulant par une maladie

paralysante, il a pourtant exploré l'Univers et publié de nombreux ouvrages, démontrant que l'intellect peut transcender les limites du corps. Ce n'était pas prévisible. Ni pendant la plongée des premières sociétés industrielles, ni par la suite. Naguère, le progrès était assez lent pour que le physique et le mental conservassent un certain parallélisme évolutif. Avec l'avènement de l'informatique et des voyages virtuels, la donne a changé : le cerveau peut s'envoler vers des sphères où le corps est encombrant, superflu, voire inutile.

Cette mutation technologique eut un prix. D'une part, elle statufie l'Homme devant son écran, le plongeant dans un état presque léthargique aux conséquences physiologiques, motrices et mentales. D'autre part, elle démultiplie la puissance intellectuelle, poussant ces organes siamois à oublier qu'ils sont frères. À l'ère de l'« Industrie 4.0 », un enfant avec un smartphone entre les mains développe un potentiel intellectuel et technique bien supérieur à celui de son homologue d'il y a vingt ans, jouant avec des camions ou des poupées. Plus le cerveau s'acclimate à la technicité galopante, plus ses prouesses s'accroissent. (UNICEF 2017, « Les enfants dans un monde numérique » :

L'usage des technologies numériques chez les enfants peut avoir des effets positifs sur le développement cognitif.)

de la Mère

Oui, la mère, lorsqu'elle est plus un bourreau qu'une mère, il faut en parler, c'est tout de même par elle que tout commence. La mienne était folle et donc, comme pour toutes ces personnes hors des rails, le paysage vaut le détour. Elle souffrait, non, pardon, elle faisait souffrir son deuxième fils, moi, donc, d'une folie pernicieuse et donc imperceptible, du genre qu'on ne pouvait soupçonner. Cette particularité — non exclusive certes puisque présente chez tous les psychopathes du genre — perturba ma vie exactement comme c'est conté dans ces articles que je découvris sur Internet en cherchant l'origine de mon mal-être: dans ces cas-là, on ne sait pas exactement ce qui ne va pas, on perçoit que tout n'est pas comme chez les autres, que certaines mères ont l'air de parler ou de penser différemment, mais l'immaturité empêche de construire un scénario, de pointer du doigt quoi que ce soit, de comprendre même si c'est quelque chose. Et cette confusion qui inonde l'esprit des enfants psychologiquement maltraités, est le cœur de la stratégie des mères-bourreau psychopathes. Tellement égocentriques et incapable d'empathie, tellement privées de l'intelligence minimale nécessaire à l'auto-analyse, elles torturent leur progéniture souvent pour se venger de ne pas avoir eu l'enfance qu'elle est capable d'offrir ou qu'elle se pense capable de dispenser.

Liliane Alcântara de Abreu et Natalia Sayuri Melo, toute deux psychologues expliquent, dans un article paru

dans le journal scientifique « Núcleo do Conhecimento » , les fâcheuses conséquences sur ses enfants d'une mère atteinte d'un trouble de la personnalité narcissique :

...Il est crucial de différencier un comportement maternel commun d'un comportement pathologique. Les mères narcissiques se distinguent par des actions systématiquement manipulatrices et destructrices...

Puis je trouvais un autre article, rédigé par Stéphanie Armangau, une analyste comportementale Suisse que je remercie pour le bien qu'elle m'a fait et à d'autres, certainement, en décrivant, avec les mots les plus simples ce que j'endurais et surtout, en me disculpant d'une souffrance innommable :

...Ils ou elles ne sont pas exactement sûrs que leur maman soit vraiment vicieuse... Ils s'interrogent... Car dans ce non-amour, il n'y a pas de violence avérée, pas de bleus, parfois même pas de larmes...

Cette mère, ma mère, feignant une totale dévotion mais dont l'instinct maléfique taisait soigneusement, aux yeux de tous, sa haine pour son propre fils, était mariée à un de ces primitifs qui frappaient leurs enfants avec une ceinture lorsque ses mains d'ancien boxeur n'osaient pas détruire elles-mêmes ce que la vie lui avait donné de plus cher. Elle, la mère, se cachait dans sa chambre en attendant la fin de la tempête et le retour du tortionnaire dans ses quartiers. J'ai donc grandi, malgré l'aspect irréprochable que ces gens affichaient, dans ce brouillard émotionnel épais où le vent pouvait tourner à

chaque instant, où la colère latente et sourde attendait l'éruption, ou les coups étaient le cauchemar des nuits de mon grand frère et de moi-même. Nous étions les fils d'un abruti brutal et d'une malade mentale au cerveau bousculé, sans doute, par les tourments de la Seconde Guerre.

Dès lors, on subodore que la vie des enfants que nous étions ne pouvait être qu'une succession de peurs, de souffrances et d'espoirs qu'à cet âge on ressasse en silence, pensant, dans la plus pure genuinité que tout est normal, que les parents font leur devoir et qu'un jour, quand on est grand, tout s'arrange. Certes, il y avait les autres familles, celle des amis ou des parents, qui paraissaient différentes, mais une fois rentré chez soi, on les oubliait et seule la vie qu'on connaissait reprenait. Le cœur très lourd parfois, embué d'amertume et du doute de ne pas être tombé au bon endroit. C'était ça, ma vie d'enfant, une espèce de tristesse incolore mais collée à la peau, que je ne savais ni comprendre, ni exprimer et dont, peut-être, je n'étais même pas conscient. C'est maintenant, seulement maintenant, plus d'un lustre plus tard, qu'il me semble possible de percevoir le sentiment qui m'habitait, ce poids impalpable quoique permanent qui plombait mon quotidien, du réveil au couché.

Désormais elle n'est plus, et n'ajoutera donc plus de mal au mal qu'elle m'a fait qui lui, me poursuivra jusqu'à la fin de ma vie. Les gens qu'elle dévia de mon parcours par ses calomnies et ses médisances n'auront plus l'occasion de revenir sur leur impression. Ils garderont le

souvenir d'une vieille femme victime d'un fils indigne qui, de plus, n'a même pas daigné assister à son enterrement.

En effet, je n'y suis pas allé. Je voulais éviter d'hurler ma chance en dansant sur sa tombe. Je préférais ne plus la voir, même morte, ne plus la regarder même happée par ce drap blanc tant elle m'avait trahi et déchu mon passé de son droit à l'enfance, du droit de naître sans n'être qu'effacé. Tout, dans ses dires, ses gestes, ses intentions menaient à cette fin de me voir ou de me faire disparaître. Ne m'a-t-elle pas déposé sur un champ de bataille, antichambre d'une mort héroïque dont l'aura n'aurait profité qu'à sa personne, sachant combien j'y risquerais ma vie et au mieux, combien j'en sortirais meurtri. Si j'avais passé l'arme à gauche, s'eut été pour elle l'occasion de parfaire son image de martyr en versant une larme sur son enfant chéri tombé pour la patrie, tout en ramassant, sourire en coin, les lauriers de la mère courageuse.

Elle ne ressentait rien, rien pour moi je veux dire, puisqu'au cours de nos 65 années communes, je n'ai pas le souvenir d'un seul baiser posé sur ma joue, elle me tendait les siennes lorsque je la saluais ou la quittais. Peut-être était-ce différent lorsque j'étais plus petit, mais j'ai perçu, au cours de ses dernières années, que cette jalousie, ce désir de férir et de m'anéantir venait de très très loin.

Tout, dans ses lamentations, puisait dans un plasma malsain de mensonges et de vérités qu'elle servait aux gens pour exprimer ce qu'ils voulaient entendre tout en leur distillant son venin :

*Qu'elle était une victime et qu'il fallait la plaindre,
qu'elle était sans défense et qu'il fallait me
craindre.*

Par conséquent tous s'éloignaient de moi — amis, famille, connaissances, jusqu'à ma propre femme et mes propres enfants. Cette arme, l'isolement d'une proie, nec plus ultra des méthodes employées par les pervers narcissiques pour en garder le plein contrôle, se révèle effectivement très efficace. Ces malades ne sont pas assez intelligents pour comprendre ce qu'ils font mais cette pratique est chez eux instinctive et leur procure, avec de surcroît la permanente posture du victimisme, un moyen persuasif, qu'ils maîtrisent parfaitement, de s'attirer la bienveillance de l'entourage ainsi que son inconditionnelle compassion. Résultat, tout le monde fuit sa proie, fils ou amant qu'elle soit, la méthode est identique.

Et l'autre douleur, à part celle de l'esseulement dont heureusement on guérit en s'y habituant, c'est qu'il est impossible de le raconter. Personne ne te croit ou ne peut te croire. Tous sont persuadés que tu as perdu la boule, que ton passé de combattant t'a laissé des séquelles, que tu devrais voir quelqu'un et surtout prendre des trucs pour te soigner. Oui, un de mes cousins que j'ai tant aimé ou admiré, je ne sais plus, et que j'ai eu le malheur d'informer, croyant qu'il

comprendrait, de ma perception à propos de ma mère, me conseilla effectivement de me faire soigner. C'est la réaction classique des incultes, de ceux qui pensent que la vie se déroule sur un chemin de campagne, à une voie, de ceux qu'on est obligé de quitter lorsqu'un tracteur doit passer. De ceux qui pensent que s'ils ne connaissent pas, ça n'existe pas. Et malheureusement pour ceux qui souffrent, l'humanité est en majorité composée de ces gens-là.

Cette mère, loin d'en être une, était pour moi et certainement pour toutes les autres victimes de ces mères maladivement privées d'empathie, le diable en personne avec pour les autres, l'aspect d'un ange. Elle me détestait autant que les nazis, dont la kommandantur siégeait au rez-de-chaussée d'un des immeubles de son enfance, persécutaient les juifs. Mon grand-père parcourait la France avec certains trésors que le Louvre, à l'aube de l'invasion, l'avait chargé de cacher. Il descendait vers le sud à mesure qu'avancait la ligne de démarcation et s'arrêtait là où les châteaux de France pouvaient les abriter. On savait que les Allemands évitaient de détruire les beaux édifices. À Pau, le sort voulut qu'ils logeassent, lui et sa famille, au-dessus d'un poste de commandement allemand.

C'est probablement là-bas que l'enfance de cette femme se figea. Selon le psychiatre et psychanalyste Paul-Claude Racamier, qui théorisa la figure du pervers narcissique, cette déviance prend racine dans un traumatisme juvénile et surtout pratiquement indélébile.

La maturation s'interrompt dit-il, pour éviter de devoir se mesurer aux sources de la douleur et le sujet reste enfermé dans ce passage de sa vie, dans cette enfance. Ma mère, je m'en souviens comme si c'était hier, jouait encore aux poupées lorsque j'étais enfant, elle devait avoir trente ans, je la revois encore tricoter de quoi changer son baigneur qui trônait en idole dans une niche à jour de l'armoire de sa chambre à coucher.

Le mien n'était que le destin d'un de ces enfants souffre-douleur d'une génitrice dont de la psyché géolère ne laisse transpirer ni humour, ni passion ni empathie pour ceux qu'elle prend en grippe. Marquées par une vie cinglante qui ne laisse guère le choix des armes pour leur prochain combat contre un âge adulte qui n'arrivera pas, elles la parcourent en semant le mal, leurs mensonges, et cette douche d'acide qui brûle tout autour de leur proie, dans mon cas, un enfant qu'elles auraient dû chérir et qu'elles immergent dans l'oubli en guise de réconfort.

Tel un boxeur marqué par trop de droites, mon frère succomba à 41 ans, officiellement d'un cancer, mais connaissant trop bien ceux qui l'élevèrent, les coups de mon père durent avoir raison de sa raison bien avant qu'il s'en aille. Finalement, l'arène où ma mère me jeta et mes trois années de guerre m'endurcirent assez, il faut croire, pour m'éviter la même fin. Sa cruauté et la chance de m'en être sorti me sauvèrent la vie et, le fait que je survécus à mon frère pour lequel elle vouait un culte n'arrangea pas mon destin.

Elle aurait peut-être préféré que je me suicide, pour au moins couronner ses années d'effort, de torture, de haine. Ben non. Elle est morte avant moi et elle a bien fait car ces années d'absence sont pareilles, pour moi, à une sortie de prison, même si, comme dans les films, personne ne m'attend devant un portail si rarement ouvert. Bien au contraire. Mais malgré le vide qu'elle a si bien fait autour de moi, j'ai vécu le grand soupir de soulagement des grandes libérations et j'en remercie le ciel.

Vivre et laisser mourir

D'ailleurs, le suicide n'est pas toujours la meilleure solution, semble-t-il, car on ne meurt pas aussi facilement lorsque ce n'est pas la mort qui vient vous chercher.

Les hommes ont décidé, « pour le bien de l'humanité » et dans nombre de cultures, de pouvoir s'entretuer, mais pas de se tuer. Dit comme ça, on est en droit de se demander s'ils ont la lumière à tous les étages. C'est la fête de l'hypocrisie, de la bien pensance et de la veine religieuse, une espèce de trois en un, comme dans la lessive. Un flic peut te buter, un soldat peut te faire avaler une grenade, un juge peut te condamner à mort, une voiture te transformer en sauce tomate, un voyou te mettre une balle perdue dans la tête, mieux, un boxeur a l'autorisation de frapper à mort mais toi, toi, l'idiot du village, le commun des mortels, le dernier des Mohicans, toi, tu n'as pas le droit de mourir dignement quand tu le désires parce que ta vie ne t'appartient pas !

Elle appartiendrait à qui alors ? Aux juges, aux législateurs, aux présidents ? Oui, exactement, c'est tout comme, puisque ce sont eux qui décident qu'elle appartient à un dieu.

Et dans leur tête de croyants déguisés en loi 1905, ils ont aussi décidé que leur dieu ne permet pas le suicide. Un dieu, oui, une figure aussi absente que nous sommes vivants, cette idée que certains ont dans la tête et qu'ils rêvent d'imposer à tous, cette abstraction

exemplairement irréaliste est encore à se mêler de la vie des gens au bout des millénaires qui vivent tous les Hommes de la terre s'entre-tuer cruellement et surtout inopinément en son nom et de plus, dans un pays comme la France où l'État s'est délibérément séparé de l'église. Et lorsque je dis s'entre-tuer c'est par élégance, les vrais mots étant plus se trancher, se transpercer, s'égorger, se torturer à mort ou s'éventrer comme des porcs.

C'est ça, les juges imposent aux gens l'intention inventée d'un dieu inventé. C'est fort. Mais le plus grave est que la société se laisse traîner dans cette boue où pataugent ceux qui l'y attirent.

Ce qui revient à dire que tout devrait être un hasard, le hasard de la naissance auquel on ne peut échapper et le hasard de la mort, imposé par des illuminés alors que tout le monde sait pertinemment qu'outre le suicide, l'euthanasie clandestine fut, est et restera couramment pratiquée autant que nécessaire.

Ce n'est pas parce qu'on vient au monde, qu'on doit aimer la vie. Pour certains, comme les 9000 suicidés par an en France, le suicide est à la vie ce qu'une aspirine est au rhume, pourrait-on dire, il apaise la douleur. Autant le contexte sociologique peut être modifié par la force de caractère d'un individu, autant ses propriétés psychologiques innées sont invariables et modifient sensiblement la vision des choses d'un individu à l'autre. C'est l'infini débat entre l'acquis et l'inné (nature and

nurture en anglais). Chacun voit midi à sa porte dit-on, pour exprimer l'égoïsme qui régit l'empathie envers ceux qui méritent un peu plus d'attention. De plus, la valeur de la vie variant selon les us et coutumes, le diapason ne donne pas le même LA sur toutes les terres. Les samouraïs en savent quelque chose. Au Japon, le seppuku (nom littéraire du Hara Kiri) était traditionnellement utilisé en dernier recours, lorsqu'un guerrier estimait immoral un ordre de son maître et refusait de l'exécuter. C'était aussi une façon de se repentir d'un péché impardonnable, commis volontairement ou par accident. Plus près de nous, le seppuku subsiste encore comme une manière exceptionnelle de racheter ses fautes, mais aussi pour se laver d'un échec personnel. Certaines civilisations ne supportent pas le choix de vivre dans l'incomplétude, compromis par lequel on pourrait lire du dédain dans le regard de l'autre. Certaines autres ne supportent pas qu'on veuille mourir. Comme la nôtre par exemple, dans laquelle, bien que la mort soit la seule fin possible de la vie, elle n'est décemment acceptée que lorsqu'un tiers ou une cause inéluctable en est responsable. Le suicide n'a pas bonne réputation, et si on le choisit, on peut se brosser, on ne sera pas aidé à mourir dignement et pour les croyants, la malédiction ou l'excommunication les guettent jusque dans l'au-delà. Du moins pas tous, car d'aucuns, nous le verrons par la suite, jouissent de certains privilèges.

Le suicide était relativement toléré dans la Rome antique, mais va faire l'objet d'une condamnation

radicale de la part de l'Église. En effet, il demeure un acte traditionnellement condamné par les grandes religions monothéistes. Si le fait de se suicider reste d'abord un acte contre sa propre personne, il crée une rupture entre la relation privilégiée de l'Homme avec Dieu. En décidant de mettre fin à ses jours, la personne va à l'encontre de la souveraineté divine. Au Moyen-âge, le corps d'une personne qui s'était suicidée pouvait même faire l'objet d'un procès et être privé de sépulture ecclésiastique.

La Révolution française opère un tournant avec la Déclaration des droits de l'homme. Le suicide, sans être un droit, ne constitue donc plus un acte contraire à l'ordre public et n'est plus pénalement répréhensible.

Nonobstant, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la mort demeure omniprésente et frappe à tout moment. Comme l'espérance de vie était très courte à l'époque, la mort n'était que très rarement considérée pour une échéance lointaine. L'espérance de vie au XVII^e siècle était juste de 25 ans à la naissance. Un enfant sur quatre décédait avant l'âge d'un an et seulement une personne sur deux atteignait ses 20 ans. Le risque de mortalité était encore plus accru chez les femmes du fait des risques liés à l'accouchement. La question de se donner volontairement la mort ne se posait donc que très rarement au vu des circonstances de l'époque dans la mesure où les gens décédaient avant même de pouvoir se poser la question de savoir si elles souhaitaient en finir.

Mais aujourd'hui, on en parle, la vie est plus longue et a largement le temps, même sans attendre le nombre des années, de devenir insupportable. Cependant, comme on préfère tout de même éviter les sujets brûlants, on s'occupe des problèmes consensuels comme la fin de vie des malades très malades en omettant soigneusement de parler de celle des suicidaires, ceux qui veulent mourir sans raison physiquement apparente. Comme si la souffrance visible à l'œil nu — ce bon gros cancer qui rend chauve, amaigrit et affaiblit sans répit, cette sclérose en plaques qui éteint le corps et l'âme à très petit feu avec tout le mépris pour la dignité qui va avec — était la cause unique de l'envie de mourir. Comme si certains vieux n'y pensaient pas tous les jours. Comme si aucun de mes amis ne m'avait déjà demandé comment se donner la mort sans trop souffrir le jour où la santé les trahirait. Comme si moi-même n'y avait jamais pensé.

Pourtant, il suffirait de régler le problème du suicide volontaire, assisté ou non, pour en finir avec la question et ce, pour tout le monde, malades, très malades et simplement las-de-vivre. L'euthanasie, en somme. Ce qu'il manque, en fait, c'est exclusivement des dispositifs pour l'administration des produits létaux qui permettraient de s'éteindre sans souffrance et sans traumatismes supplémentaires à celui déjà très lourd de se donner la mort. Les progrès de la science et en particulier de la médecine le permettent et ces produits sont utilisés dans les euthanasies exceptionnelles

autorisées par la loi ou pour certaines peines de mort encore pratiquées. C'est assez saugrenu, mais, grâce à ces progrès, l'Etat permet de tuer les tiers en douceur, laissant pour compte ceux qui implorent la mort et dont la condition psychique mériterait quelque égard. Cette France soi-disant républicaine et laïque, ne permet donc pas, pour des raisons, semble-t-il, plus divines que logiques, de se suicider sans mise en scène tragique. Souvenons-nous du manque d'humanité du président Sarkozy, encore lui, qui refusa l'euthanasie à Chantal Sébire. Souvenons-nous de son manque d'humanité pour Rémy Salvat, 23 ans et souvenons-nous aussi, que ce manque de compassion est ce qui résulte d'une totale soumission à la religion, source bien connue de l'égoïsme maquillé en charité chrétienne qui elle, n'existe qu'aléatoirement puisque soumise à une volonté divine qui arrange tant de monde.

Cela dit, il n'est certainement pas le seul puisque le législateur lui-même n'hésite jamais, lorsqu'il en a l'occasion, à restreindre la liberté de mourir humainement et à transformer le suicide, quoique non-interdit par la loi, en parcours du combattant avec, en sus, un manque total d'impartialité et un troublant illogisme :

Illogisme, car certains, là encore, n'hésitent pas à utiliser la fonction publique pour distiller leur vision inquisitoriale en répondant à la question « Peut-on estimer que tout homme a le droit de se suicider ? », par : « Non, reconnaître à l'individu le droit de se suicider

contribuerait à faire de lui un propriétaire libre de disposer de lui-même comme d'un bien ». On construit quoi avec des gens qui se substituent à vous pour donner votre avis, un autre pays comme l'Iran, le Qatar ou certaines contrées états-uniennes ? Est-ce le destin que nous promettent ces illuminés ? Après les femmes complexées et humiliées, semblerait-t-il, qui font tout depuis cinquante ans pour féminiser la société, faut-il aussi des gouvernants et magistrats qui se mettent à lobotomiser leurs détracteurs ?

Illogisme, lorsque les juges de la Cour de cassation répriment, le 26 avril 1988, la non-assistance à personne en péril pour un candidat volontaire au suicide. Serait-ce que la Cour se substitue à Dieu ? Si la Cour est si pieuse, pourquoi ne mettrait-elle pas, comme certaines théocraties bien connues, la Charia sur sa table de nuit en guise de code pénal ?

Illogisme encore, car ce livre interdit, «Suicide mode d'emploi» vendu à 100.000 exemplaires en 9 ans avant son retrait, n'avait pas vraiment l'aura d'un best-seller dont les ventes oscillent entre 5 et 25 mille exemplaires par semaine et ne suscita, il faut croire, aucune augmentation du nombre des suicides puisque cet argument n'apparaît nulle part, laissant ainsi entendre que la rédaction de cet article se fondait sur des paramètres purement émotionnels ou religieux, privés de toute objectivité.

Illogisme toujours, car en quoi une arme au ceinturon d'un agent de police serait-elle moins provocatrice qu'un livre de recettes sur le suicide, sanctionné dans cet article 223-14 du Code pénal ? L'agent de police, dans une situation de grand stress et dans les temps de réaction dérisoires impartis par une fusillade, jouirait-il de plus de discernement qu'un candidat au suicide dont le choix n'est que très rarement impulsif ?

Illogisme, car en toute logique, cet article a son jumeau pour les actes commis sur autrui, la provocation à l'assassinat ou au délit en général (Loi du 29 juillet 1881 — Articles 23 à 24 bis) qui punit toute activité ou publication propre à mettre en péril la vie des gens mais qui, avec les deux poids et deux mesures dont abuse le législateur, ne punit ni les fabricants de motos qui provoquent environ 700 morts par an, ni les producteurs de voitures responsables de 3.500 morts par an, ni les vendeurs d'alcool qui tuent environ 49.000 personnes par an, ni les vendeurs de cigarettes dont le palmarès frôle les 80.000 morts par an. Sans parler des assassins de pacotille comme les boxes variées, les diverses disciplines de ski et autres sports extrêmes... On interdit un livre alors que les délinquants de cette liste se la coulent douce ? Ah si, mais non, suis-je bête... l'ARGENT. Désolé, j'ai failli passer à côté. Eh oui, ces activités et divers outils de mort rapportent beaucoup d'argent. Tellement d'argent que la loi devient aussi aveugle que Justice, cette beauté éternelle armée d'une balance et d'un glaive. Ben oui, ils n'ont qu'à se démerder tous

seuls après tout, pour se foutre en l'air, ces pauvres bougres suicidaires.

Illogisme enfin, si l'on oublie systématiquement que la vie est une obligation aussi imprévue qu'inconditionnelle pour chaque être humain. En d'autres termes, du fait que personne n'a demandé à naître. Il n'y a donc aucune raison valable d'obliger à vivre ou à ne mourir que comme des hors-la-loi.

Partialité enfin, car ceux qui détiennent les recettes des produits « doucement léthaux » et y ont accès, en général les personnels de santé, ne sont pas du même côté de la barricade, contraints au « suicide artistique ». Ils peuvent profiter de leur profession pour en finir dignement et ont même le loisir, à la barbe des citoyens lambdas, d'en faire profiter leurs proches. Résultat des courses, on ne sait ni pourquoi, ni comment :

ON a décidé de faire des suicidaires des parias de la société, gentille ne méritant pas de mourir « humainement ».

ON a décidé qu'il fallait sauter du haut d'un immeuble comme Gilles Deleuze, plonger sous un train, se remplir les poches de pierres en entrant dans l'eau glacée comme Virginia Woolf, s'enfoncer un pistolet dans la bouche comme Montherlant ou Romain Gary, s'étouffer sous un sac en plastique comme Bruno Bettelheim. Et si le courage manquait pour toutes ces atrocités de sociétés aussi bêtes qu'inhumaines,

ON a décidé qu'il fallait continuer de vivre à contre-courant, le mal dans la tête et le ventre, le

désespoir comme réveil et les larmes comme liant pour des paupières en quête de sommeil.

Voilà, il est là le vrai problème. Elle est là l'hypocrisie. Il est là le silence de l'Etat, des juges, des politiques. Le tribunal républicain permet de se suicider puis, juste après l'avoir statué, court comme un lapin effrayé se cacher dans les vestiaires pour ne pas penser, répondre, examiner, étudier et prononcer la suite tellement normale de cette décision : comment aider les gens qui le désirent à en finir en douceur, histoire de leur confirmer qu'ils ne sont pas des animaux. Ça manque de panache, tout ça, de courage, de droiture, d'orgueil. Ça manque d'humanité, car elle est là la non-assistance à personne en péril : pas parce que cette personne à envie de mourir, mais parce qu'on la laisse tuer comme elle peut et surtout sans dignité. Comme si cette féminisation de la société, citée plus haut, avait émasculé aussi le bon sens, l'amour du prochain, le respect de l'être, jusque dans sa mort.

Honte à cette société qui pousse ses cadavres, comme une vulgaire poussière, sous un parquet de codes pénaux.

Il serait compréhensible que les personnes trop jeunes en soient empêchées pour leur éviter des erreurs de jeunesse. Il serait compréhensible d'imposer un test de discernement pour s'assurer de la maturité et la personnalité du demandeur... Mais dans ces conditions précises, sécuritaires et protectrices, est-il normal

d'interdire une mort légère à qui estime, qu'une fois goûtée, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue ? De toute manière, le suicidé ne pourra jamais se repentir de son geste. Et la société, qui prétend avec tant d'hypocrisie avoir des scrupules à donner la mort, qu'elle se regarde au miroir de l'histoire, qu'elle compte les têtes tombées au gré de ses dieux, révolutions, démocraties, dictatures, empires, au gré de ses combats et de ses paix, au gré de ses tribulations pour devenir ce qu'elle est.

Dans le film culte d'anticipation « Soleil Vert » l'euthanasie assistée est chose courante et parfaitement organisée, car la vie proposée par les événements climatiques et l'épuisement des ressources naturelles est devenue insupportable. Faut-il attendre ce destin de fin du monde pour que les Hommes respectent les Hommes ?

.

tu n'en reviendras pas...

Tu sais, ici, tout le monde sourit, tout le temps. On ne peut pas s'ennuyer et c'est tant mieux car on ne dort jamais... je suppose. Tu t'imagines le temps qu'on a? En fait, le temps n'a pas vraiment d'importance vu qu'il n'est plus compté. Ben... on a pas de montres. Tout est si simple, tu n'as pas idée. Je crois que personne ne travaille et comme on ne dort pas, les logements sont inutiles. Par conséquent, on n'habite nulle part. Ça en fait des économies... En fait pas vraiment, parce qu'ici, il n'y a pas d'argent, tout est gratuit, ou offert ou... ou peut-être juste là, disponible. On n'a rien dans les poches. Pas non plus de papiers ni de clés, rien en fait. Ah oui, la journée n'a de cesse, comme cette lumière qui ne s'atténue pas, cette constante satiété qui n'impose plus de pauses, de déjeuners, ni de repas. Un peu comme une voiture lancée à l'infini, sans essence, sans chauffeur, sans but. Les délits n'existant pas, l'identité devient superflue. Les gens ne s'appellent pas ici, ils se pensent, les noms ont disparu. C'est impensable — et pourtant. Tout baigne dans une paix sans accrocs, sans surprise, sans horreur. Il me semble bien que ce mot n'existe même pas... bien sûr que non, aucun mot n'existe, ou tout du moins n'est prononcé, puisque la parole n'a pas de son. Oui, ça c'est vraiment bizarre, les gens se parlent mais on n'entend rien, comme dans un film muet, un livre qui parle à son lecteur. Et le top, c'est que, quelle que soit ta langue d'origine, tout le monde te comprend. L'inaudible est comme traduit avant de te parvenir. En fait, je ne sais même pas, car quand j'y suis, je n'y pense pas, c'est tellement naturel que cela ne me pose aucun problème.

Dans la rue... non, ce n'est pas une rue, enfin pas que je me souviene... disons... lorsqu'on se promène je ne sais où, parce que, comme il n'y a plus de maisons, les lieux ne sont ni marqués ni signalés... non en fait, il n'y a pas d'endroits, c'est vrai... si, il y a des parcs avec des bancs, des manèges, comme dans une fête foraine, les gens s'amusent, les enfants courent partout et semblent tellement heureux. Tu parles, ils ne sont jamais seuls, et jamais en classe non plus, ils s'éclatent. Ben non, je n'ai jamais vu d'écoles. Un peu d'eau ? oui, tout de suite. Non, ne bouge pas, garde tes forces mon ami... Évidemment, à quoi servirait-elle, l'école, si on ne travaille pas. On n'a même pas besoin d'apprendre à parler, ou à lire en fait. Tu sais quoi, maintenant que j'y pense, il n'y a pas de naissances et les enfants ne grandissent pas, il me semble, les gens sont comme ils sont, mais je ne suis pas sûr qu'ils sachent pourquoi, ni comment. Ils sont et c'est tout. D'ailleurs, on n'y pense pas vraiment, on se contente de se promener. Il fait toujours beau, ni trop chaud, ni trop froid, ça évite aussi d'avoir une garde-robe. De toute façon, sans maison, tu les mettrais où les vêtements. Tu sais, j'aurais dû faire le contraire, te raconter tout ce qu'il y a, au lieu d'énumérer tout ce qui manque. C'aurait été plus court. En fait c'est tout, il y a nous, les gens et des espaces paisibles et accueillants qui se ressemblent tous. Pas d'ordinateurs, pas de télé, pas de ciné. On rencontre plein de monde, mais j'ai remarqué qu'on ne croise jamais les mêmes personnes. Je crois même que c'est normal puisqu'on passe sa vie à se promener et qu'en fait, on ne s'assoit jamais au même endroit. En revanche tout le

monde se parle comme si tous se connaissaient. En te le racontant, là, maintenant, je me rends compte qu'on ne sait rien d'autre. Qu'on ne sait pas ce qu'on y fait, combien c'est grand, pourquoi parfois j'y suis et pourquoi parfois je suis ici, avec toi, à te raconter ma vie. C'est un pays sans nom je pense, sans odeur, sans son, ça c'est sûr. Parfois je me demande s'il existe vraiment. D'un autre côté, si je te le raconte, c'est que je le connais, et je suis même convaincu que tu t'y plairais. Tu es mon meilleur ami et j'aimerais tant... tu dis quoi ? Attends, regarde-moi. Regarde-moi, je te dis, ouvre les yeux. Ouvre tes putains d'yeux, bordel ! Comment ça tu y es, tu es où... Tu es où ? Mais alors quoi ? ça y est, tu es... Oui, je te vois. Je suis tellement heureux de te rev... D'accord, je te le promets, on ne se quittera plus. On va faire gaffe de pas se perdre à nouveau parce que tu sais, ici, c'est très grand, c'est immense. Oui, je sais, on peut toujours se retrouver par la pensée, c'est pratique. Bienvenue, alors, mon frère. Comment te sens-tu ? Mieux ? Je veux bien te croire, tu en as bien bavé... cette maudite blessure, cette putain de guerre nous a tous malmenés, et pourquoi, dis-moi, pour rien, pour rien, tu sais... Total, cinquante ans après, rien n'a changé, tu vois bien, ils se mettent toujours sur la gueule... Ben voilà, ici, tu as fini de souffrir... Quoi ? Tu es heureux d'être ici, avec moi... tu as rêvé que je te racontais où j'étais... Dans ce cas, j'ai dû aussi te dire que tu n'en reviendrais pas... de ce pays sans nom.

de l'Uniformité genrée

L'uniformité genrée est un phénomène qui n'apparaît bizarrement pas dans les livres d'école. Soit on le trouve trop banal pour le remarquer, soit on l'a gentiment enterré sous des silos disciplinaires, ou aussi plus sûrement sacrifié sur l'autel des cloisonnements académiques. Bien que la conscience de son existence ne change rien à l'évolution de la science, il est cependant déterminant dans l'analyse de notre réalité.

Cette uniformité caractérise les éléments, vers le bas, à partir de l'échelle des molécules : ainsi, une molécule d'eau (H_2O), donc composée de 3 atomes, ressemble parfaitement à une autre molécule d'eau alors que, dans notre quotidien, une pomme Golden n'a pas son identique. Rien en fait, à notre échelle, n'est parfaitement identique à un « jumeau » du même genre. Là où l'humain s'échine à reproduire, l'univers lui, copie-colle sans trembler. Même les chaînes de production industrielle ne reproduisent jamais d'objets si identiques que deux atomes d'oxygène ou deux molécules de n'importe quoi d'ailleurs.

L'uniformité genrée est donc une propriété typique des éléments de la matière et de ses composants. Ce phénomène — le fait que deux objets soient parfaitement identiques — n'est pas si anodin puisqu'il n'apparaît que dans les niveaux où nous, les Hommes, ne sommes pas particulièrement les bienvenus. En effet, La science peut soulager, bâtir, propulser des avions dans le ciel... mais elle est incapable de fabriquer un

atome qui, lui, reste une exclusivité de l'univers, une prouesse originelle que nous ne faisons qu'observer ou manipuler, sans jamais la reproduire.

Et c'est là que l'humilité s'impose : tout ce qui relève de la création primaire — matière brute, particules, éléments — est frappé d'uniformité, tandis que tout ce qui en découle — faune, flore, humains, artefacts — est condamné à l'unicité, à l'imperfection.

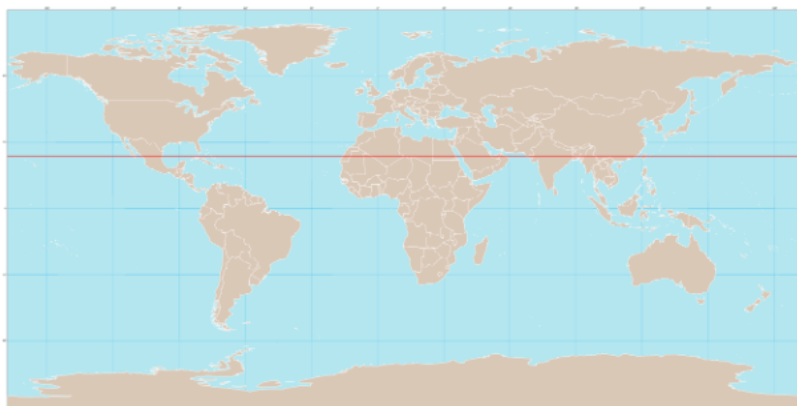
L'univers se rirait-il de qui veut le singer ?

du Tropique du Cancer

Lorsque l'on construit sa maison au bord de la mer, il se peut qu'un jour, elle se retrouve entourée d'eau, voire submergée. Les Hollandais connaissent bien le problème. Ils avaient deux solutions : soit s'éloigner de la mer si l'espace le permettait, soit s'adapter. C'est ce qu'ils ont choisi de faire en construisant des maisons flottantes afin de concilier la présence de l'eau avec leur quotidien citadin. S'ils n'avaient pas choisi cette solution, ils seraient certainement en train de se quereller, se reprocher leur inaction et finir par se noyer.

Les populistes d'Europe, naguère désignés par les termes « nationalistes, fascistes, xénophobes ou racistes », ont le même problème que les Hollandais, mais dans leur cas, l'eau est remplacée par le migrant. Bien que l'appellation diffère, la haine et la peur sont intactes et, se sentant inondés et menacés par ces vagues migratoires, ils surgissent du cœur des peuples comme des tigresses protégeant leur portée, fermant les frontières et renvoyant chacun chez soi. C'est une solution, en effet, et le syndrome n'est pas nouveau. Solution populaire même, puisqu'elle plaît désormais au plus grand nombre dans maint pays. L'égoïsme, dicté par l'instinct de survie, fait effectivement partie du génome humain, mais combien de temps ces pays résisteront-ils aux vagues humaines vu que la population mondiale ne fait que croître et avec elle, l'ampleur du phénomène migratoire.

L'Europe, installée sous la bonne latitude — au nord du Tropique du Cancer — là où encore aujourd'hui il fait bon vivre., s'est trouvée privilégiée par le sort. Les hollandais, au lieu de s'adapter, auraient pu s'entêter et colmater toutes les ouvertures de leurs maisons pour empêcher l'eau de s'infiltrer. Mais il est clair que ça n'aurait duré qu'un temps. Qu'un jour ou l'autre l'eau aurait tout submergé et que la rouille et la moisissure auraient fini par tout ronger. Car l'eau n'a pas le choix. Elle va où elle peut, tant qu'elle le peut. Et ce que les populistes n'ont pas compris, c'est que les migrants aussi, vont là où ils peuvent, là où la vie est encore possible.



La fuite hors des zones de conflits, le manque de travail et les persécutions, causes déclarées par les migrants lors des demandes d'asile, ne sont souvent qu'une conséquence de la raison première : celle de vivre dans une zone subtropicale, où le climat est moins tempéré, où le soleil tape sans mesure, où le manque d'eau

paralyse et où l'aridité redessine les paysages laissant s'évaporer aussi toute forme d'activité. Nombre des fuyants sont donc, en premier lieu, victimes de leur lieu de naissance qui, du fait de sa nature, engendre toutes les autres situations aggravantes. Lieux où souvent, la religion endoctrine les plus faibles et convainc de ses desseins, où les plus vaillants préfèrent s'enrôler dans quelque milice pour un repas par jour, et où ils préfèrent parfois la noyade à l'immobilité plutôt que de perdre tout espoir de se projeter.

Au sud du Tropique du Cancer, c'est ce qui se passe et se passera tant que le climat le décidera. Il n'est d'ailleurs pas dit que les pays du nord soient épargnés, mais relativement, leur situation devrait être toujours meilleure. Des milliers voudront et devront, sous peine d'agonie programmée, rejoindre les zones vivables de la planète. À moins de trouver une solution miracle, toujours souhaitable certes, les conflits et la pauvreté augmenteront proportionnellement à la sécheresse, les pays les mieux géopositionnés demeurant les destinations les plus prisées. S'ils ne choisissent pas la solution de l'adaptation, comme les hollandais avec les maisons flottantes, les populistes n'auront plus qu'à tirer sur tout ce qui s'approche de leurs frontières car de toute manière, ceux qui ont quitté le néant n'y retourneront pas.

de ces Dames

Il n'est pas question ici de violences conjugales ou de violences faites aux femmes en général, mais seulement du vulgaire harcèlement sexuel des lourdauds, mis en cause par des femmes victimes de longues amnésies.

Les statistiques

Pas besoin d'être diplômé du M.I.T pour constater que, dans l'humanité tout entière, la demande de sexe de la part des hommes est nettement supérieure à l'offre proposée par les femmes. Selon les 217.000 violences sexuelles perpétrées sur les femmes en France en 2022, il faut croire que la prostitution et la pornographie ne suffisent pas à combler le gap entre l'offre et la demande. Pourtant, les commerçants du sexe font vraiment tout ce qu'ils peuvent, là-dessus, aucun doute !

Les hommes

Créatures, donc, pour la plupart naturellement affamées de sexe, même si, par défaut, les hommes ne sont pas tous des prédateurs.

Les lourdauds

Hommes particulièrement cons qui abusent de la relative faiblesse des femmes pour les provoquer sensuellement par des paroles déplacées ou des « toucheries » variées et multiples, nommées aussi drague lourde ou harcèlement sexuel, sans pour autant passer obligatoirement à l'acte du viol.

Comment le prouver ? Simple ! Certaines femmes s'en plaignent et on les croit sur paroles parce que même un juge non-lourdaud, malgré la robe rouge qui couvre son pantalon qui couvre son slip qui couvre son sexe, pourrait penser tout bas d'une témoin à la barre, dotée d'une poitrine charnue et invitante : « j'aimerais bien me la faire ». Et cela pourrait arriver même si le juge est LA juge. L'humanité est ainsi faite, on n'y coupe pas et c'est la faute à personne.

les femmes

Objets naturels et permanents du désir masculin (relire éventuellement le paragraphe « les statistiques ») avec, pour la plupart, des besoins moins importants que celui des hommes et dont les performances sexuelles sont plus guidées par l'utilité que par la vile pulsion. Attention d'ailleurs, car la préméditation ou l'espérance de procréation et de maternage pour laquelle la nature les a programmées et qui représente une des causes majeures de leurs dispositions à copuler, pourrait passer, dans un moment d'égarement du cerveau masculin, pour de réelles pulsions érotiques.

En fait, la sexualité des femmes est très différente de celle des hommes, on l'aura compris, et par conséquent, les deux ne sont pas particulièrement compatibles. Les femmes peuvent, par exemple, rester de très longues périodes sans activité sexuelle ce qui, pour l'homme, relève plus du miracle que de sa configuration biologique.

Relativement moins fortes physiquement que les hommes et donc moins aptes à se défendre ou se procurer ce qu'elles convoitent, les femmes ont souvent tendance, pour combler ce déficit, à profiter de ladite très pertinente loi économique de l'offre et de la demande, et ainsi faire de la coucherie utile, la seconde grande cause de leur disposition à copuler.

Comment le prouver ? Là non plus, pas besoin de longues études dans une des mythiques universités de la planète, il suffit de vérifier de quoi vivent de très nombreuses femmes dans le monde, sauf celles, bien sûr, qui n'ont plus besoin de travailler par suite d'un mariage ou un divorce bien orchestré. Ces métiers, par exemples sont tous fondés sur la féminité, la beauté, le sex-appeal, les formes abondantes etc...: On trouve donc des mannequins, des serveuses aux seins nus, des égéries de sites de rencontre ou de marques diverse de cosmétiques, de santé, de dessous..., des prostituées et des call-girls, des hôtesse de l'air ou de salons d'exposition, des soubrettes en tous genres, des danseuses ou chanteuses sexy... et je pense qu'en me creusant un peu la cervelle je trouverais encore quel qu'autre métier de cette lignée.

Cela dit, il n'est pas exclu que ces activités soient pratiquées aussi par des personnes d'autres genres, mais il est indéniable qu'elles restent majoritairement féminines. N'oublions pas que ces métiers, à la portée du plus grand nombre, permirent à moult femmes de sortir de chez elles, de s'émanciper et qu'elles ont naturellement profité de l'aubaine. Toutes n'ont pas

vocation à devenir Marie Curie, c'est clair, et nombreuses, justement, grâce à leurs attraits, réussirent à gagner bien plus d'argent que de prestigieuses scientifiques ou autres érudites et ce, de leur propre chef, sans coercition aucune.

mais un beau jour...

Donc, la planète tout entière tourne, depuis des millénaires, autour de femmes et d'images de femmes qui n'hésitent pas à se faire passer, dans l'imaginaire collectif, pour la sirène de service que tout homme aimerait avoir dans son lit. Puis, il y a peu, un certain mouvement MeToo sort de l'ombre, succédant au MLF des années 70, à cause d'un violeur en série nommé Weinstein et, dans cet élan, pléthore de femmes, restées jusque-là très longtemps amnésiques, commencèrent à se plaindre d'avoir, elles aussi, été vulgairement tâtées par des lourdauds. Mais comme tâtée n'est pas violée, le rapprochement avec MeToo reste du domaine idéologique. De quoi viennent se plaindre exactement ces actrices, par exemple, qui accusent Depardieu, plusieurs années après les faits, de ces attouchements, puisque les femmes, comme nous venons de le voir, ont jusque-là toujours tout fait pour que les hommes aient envie d'elles ? Mais soit, ce n'est pas super élégant de peloter les filles sans autorisation, nous sommes d'accord, alors pourquoi sont-elles restées bosser avec lui ? Pourquoi ne lui ont-elles pas filé une baffe en hurlant « gros porc » avant de claquer la porte ? Qui les a obligés à supporter ce calvaire, si elles jugeaient que c'en était un ?

la psychologie

Certains répondront que les faits n'apparaissent pas toujours très clairement à la victime lors d'un attouchement. L'acte pourrait aussi être inconsciemment pardonné à cause d'un sentiment de culpabilité. Sa trop grande jeunesse, le cas échéant, pourrait jouer un rôle important dans la confusion mentale et fausser l'interprétation des mots et des gestes du lourdaud. La subjectivité, donc, peut donc être invoquée, c'est vrai et, à supposer que certains de ces arguments soient acceptables, ils le seront, en revanche, dans des cas bien déterminés. C'est pourquoi, en ce qui concerne les actrices en question, ça ne marche pas. Actrices professionnelles, elles ne sont pas si jeunes au moment des faits et selon leur témoignage, les attouchements se sont reproduits régulièrement sur de longues périodes, le temps, évidemment, de bien les comprendre et les analyser.

la loi

Raison pour laquelle, la loi, citée ci-dessous, tient compte majoritairement du témoignage de la victime et non de celui de l'agresseur, ce qui signifie que le tribunal ne retient pas le manque de conscience ou d'appréciation des faits de la part de la victime dont le témoignage va bel et bien déterminer l'accusation :

Un arrêt de la chambre criminelle de la Cour de cassation du 18 novembre 2020 (n° pourvoi 19-81790) vient rappeler fort à propos que c'est bien à partir du point de

vue de la victime des agissements de harcèlement sexuel, dans ce qu'elle a subi et dans l'impact qui en est résulté pour elle, que se positionnera le juge pour la qualification de l'infraction, et pas à partir de celui de l'auteur de ces agissements, qui prétend et allègue de la gentillesse de son comportement.

les traîtresses

Pour en revenir à nos actrices, si leur préoccupation était de ne pas perdre leur job, elles sont, logiquement et éthiquement dans de bien sales draps : en effet, se laisser toucher pour de l'argent, ça porte un nom : la prostitution. Alors d'abord elles se laissent tripoter sans réagir, profitant ainsi de l'aubaine de travailler avec une star qui les met bien en lumière et, des années plus tard, parce que d'autres se plaignent de faits sans aucun rapport, décident de se venger ? Mais de quoi ? De leur propre lâcheté ? de leur appât du gain ? Si, depuis la nuit des temps, les femmes se servent du sexe sans vergogne pour manipuler les hommes, pour leur soutirer de l'argent, pour s'attirer des faveurs, pour monter les échelons... ces actrices pensent-elles vraiment avoir le droit moral de clouer ce Gérard, ou d'autres, au pilori pour une main aux fesses ? Elles ne doutent de rien, alors, amnésiques et aussi traîtresses ? Comme si elles ne connaissaient pas les aléas de ce métier, les risques encourus, car combien, avant et après elles, profitèrent de cet ascenseur social qui, au su de tous, était légion dans la profession.

les chauffards

Et puis quoi, ne se méfient-elles pas des chauffards, ces dames, en regardant attentivement à gauche puis à droite avant de traverser ? Pourquoi alors, ne pas adopter le même comportement avec les lourdauds ? La raison se cacherait-elle dans le désir inné et irresponsable de plaire et de séduire à tout prix ? Le problème est que lorsqu'on se fait aguichante pour les uns, on l'est aussi pour les autres. Et là, plutôt que de changer d'attitude ou de mode vestimentaire en général, elles préfèrent accuser les lourdauds, alors que les cibles visées par les attraits mis en œuvre sont les bienvenues. Et elles, dans ce cas, savent-elles se retenir de séduire. Sont-elles si innocentes qu'elles le prétendent ? Les chauffards, dont elles ont vraiment peur, sont la preuve vivante qu'elles savent parfaitement être vigilantes. Facile d'interpréter le sexe faible tout en manipulant l'opinion publique tout entière, à commencer par ses propres collègues de travail.

pas corps, pas fortes

Un autre problème des femmes, est qu'elles ne sont pas exactement une secte. Elles ne font pas corps, ne sont pas unanimes et certaines, moins gâtées par le destin, aimeraient bien être à la place de ces actrices par trop sollicitées. Qui, penserait que se faire casuellement tripoter les seins pour un court instant est plus dur que de travailler à la mine ? Qui oserait dire qu'être au front, baïonnette au canon et prêt à se faire embrocher comme un vulgaire poulet, est plus facile que de subir

quelque attouchement ? Qui, pense qu'être seulement éboueur, soit ramasser les ordures des gens en travaillant dans la puanteur, est plus facile que de se faire serrer langoureusement et stupidement contre un lourdaud ? Ou qui oserait comparer la prostitution professionnelle avec une caresse aussi déplacée et indésirée qu'elle soit ? Pourtant, des femmes et des hommes font ces métiers, chaque jour de leur triste existence, pour vivre ou pour survivre. Et vous, les actrices, non seulement votre métier est mille fois plus agréable, mais en plus, je le répète, vous n'êtes absolument pas obligées de l'exercer si les conséquences vous pèsent. Si vous l'acceptez, c'est donc votre problème, par le leur. Car eux, il faut croire, la trouveront toujours la femme prête à se faire tripoter pour gravir les étapes.

l'ombre des hommes

Ce qui est troublant aussi, dans le comportement féminin, c'est le sentiment de frustration, de haine, de malveillance et surtout de jalousie qui s'exprime dans leurs vengeance, quel qu'en soit le type. Sénèque n'a-t-il pas dit : « toute méchanceté émane de la faiblesse » ? Car de faiblesse il s'agit, lorsqu'on lève le doigt, telle une enfant gâtée, en criant « moi aussi m'dame » après s'être volontairement jetée dans l'arène. Ces actrices ne sont ni victimes ni à plaindre et leur indignation sonne aussi faux que celle d'un mercenaire devant un cadavre.

Je l'ai dit plus haut, les femmes sont bien pires que les hommes dans l'usage du sexe comme arme et malgré cela, elles sont capables du pire aussi dans la destruction des hommes qu'elles ont dans le pif. A croire que leur rêve de vengeance — on ne saurait pourquoi — demeure intarissable. Sans cette jalousie malade, comment expliquer celles qui passent leur vie à vouloir égaler les hommes jusque dans les activités typiquement masculines et/ou violentes : les joueuses de rugby, de foot, les boxeuses ou les gonflées des salles de gym qui se déforment en Schwarzenegger au point de se déchoir totalement de toute féminité. Et d'ailleurs, y a-t-il un seul sport que les femmes aient inventé par elles-mêmes, un sport qui serait majoritairement pour les femmes ? Si je n'en ai pas trouvé, seraient-ce qu'elles sont démunies de toute imagination lorsqu'il ne s'agit pas de nuire aux hommes ? Comment expliquer que même les femmes d'affaires, les ministres, les hautes fonctionnaires prennent des allures de mecs avec leur mallette et leur tailleur Chanel. Comme si Coco avait inventé MeToo avant l'heure ou exprimait simplement ce désir de ressemblance profondément ancré dans l'inconscient des femmes. Comment expliquer, encore, le discours ou l'écriture inclusive, sinon pour obliger chaque francophone, où qu'il soit, d'où qu'il soit et quoi qu'il ait envie de dire, de spécifier que les femmes aussi existent en imposant le : « celles et ceux » ou « l'écrivaine » ou la « lieutenant.e ». N'y a-t-il pas là-dessous un problème prononcé d'identité ? Craignent-elles à ce point qu'ils oublient leur propre mère, leur mamie, leur sœur, leur

épouse ou leurs filles ? Sans ces bouleversements de la langue, insinuent-elles que les noms de Jeanne d'Arc, de Marie Antoinette ou de la reine Elisabeth s'évaporerait des cerveaux masculins ? Le symbole de la France, pays donc présumé macho et misogyne par ces femmes frustrées, n'est-il pas une Marianne ? A force de tout faire pour qu'on les regarde et les admire, elles me font penser à Mélenchon, ce politicien qui râle par défaut, même quand y'a rien à dire.

femmes d'honneur

Heureusement qu'elles viennent, ces femmes d'honneur, enrichir ce triste panorama. Pensez-vous, lecteurs (je reste d'avis que » lecteurs « comprend aussi les femmes), que ces femmes-là seraient enclines à déballer leurs déboires sexuels au grand jour ? Les croyez-vous capables d'accusation promotrice ? Peut-on imaginer une Simone Weil, une Bernadette Chirac, une Élisabeth Badinter, une Christine Ockrent, une Carla Bruni, une Catherine Deneuve et toutes les autres femmes qui ont su exister, s'humilier à raconter qu'untel leur a touché les seins ? Ben non, elles disent, au contraire, que le » viol est un crime, certes, mais que la drague insistante ou maladroite n'est pas un délit, ni la galanterie une agression machiste.

Dans une tribune au « Monde », un collectif de 100 femmes, dont Catherine Millet, Ingrid Caven et Catherine Deneuve, affirme son rejet d'un certain féminisme qui exprime une « haine des hommes ».

Donc, les femmes se connaissent et savent de quoi elles sont capables. Et certaines savent aussi se défaire de ce complexe d'infériorité qui les tire vers le bas.

tant qu'il y aura des hommes

En résumé, je ne dis surtout pas que les attouchements sont élégants ou utiles. Je dis que si Gégé a agi comme un porc, c'est que, sans aucun doute, c'est un porc mais que l'hypocrisie n'a rien à faire dans l'analyse de ces gestes. Pour conclure ce « J'accuse » mon souhait sera que tant qu'il y aura des hommes, il y ait aussi des mains aux fesses des actrices qui préfèrent se faire tripoter plutôt que de changer de plateau. Vu que pour elles, l'argent, la gloire et leur carrière passe bien avant l'amour propre, la fierté et la grandeur d'âme, il n'est pas impossible qu'au fond, elles ne méritent pas mieux.

la Question

La question vous bouscule et vous mine
Allons que diable, redressez cette échine,
Respirez, détendez-vous ma douce,
L'envie de cette histoire vous pousse
Mais la raison est là pour ôter tout courage.
Zélée à point pour incarner son personnage
Elle vous arrime si fort et sans relâche
Qu'à s'en défaire trop de panache.
On ne trompe point facilement vous savez,
Le prix de la folie, parfois fort élevé
Se plaît à taquiner l'esprit, à le martyriser
Par les pires épilogues, les plus tristes risées.
Il tait volontairement les moments les plus denses
D'une étreinte fortuite et souvent trop intense.
Il dénie le plaisir que procure un baiser
Volé par l'imprudence mais tellement embrasé
Qu'il en ferait rougir ceux qui en ont le droit.
Que reste-t-il mon amie, sinon l'émoi.
Sauriez-vous donner cours au bruit de votre esprit
Prendriez-vous le risque de payer ce prix
Pour un homme qui n'a su que parler
Vous écrire, certes, et vous a affolée ?
Un romantique malmené par la vie
Aimant autant que vous le bonheur assouvi
Il avait oublié, c'est vrai, ce qu'une grande d'âme
Est capable de faire, munie de ce sésame
Qu'est l'amour, celui de tous les jours
Qui caresse, et qui pour lui vaut le détour.
Je ne crois pas. Vous semblez si fragile
Si vraie, si petite, peut-être si docile

Que du haut de tous mes centimètres
J'aurais peur d'engloutir tout votre être.
Moi, je n'ai rien à perdre, vous tout.
Ce n'est pas mon affaire pensez-vous ?
Je m'en voudrais de ne pas le dire
Troublé oui, pas au point de vous nuire.
Gardez la tête froide, doutez autant qu'il faut
N'écoutez du chaos que les mots
Et si, seulement si, ce fut insupportable
Montez dans un avion, voyez si c'est jouable.
Il sera temps, ensuite de faire le point
Le cœur net, l'intellect et le corps plus sereins
Je ne demande rien ni n'attends de prouesse
J'ai pour moi ma conscience et ma sagesse.
Prenez le temps, le recul qu'il sera nécessaire
Pour forger votre idée, y faire la lumière
Je vous salue ma chère, et au-dessus de tout
Sachez tout le respect dont vous êtes le clou.

de l'ONU

ONU soit qui mal y pense, me disait un ami, « le machin » l'appelait De Gaulle, on nous la vend comme la grande gardienne de la paix alors qu'en réalité, nul n'est pire pompier pyromane. En validant des États comme on distribue des bons points, elle cautionne des territoires voués à des tensions insupportables, attirant ainsi le malheur sur les populations concernées — sans parler d'une crédibilité proche de celle d'un vendeur de voitures. L'ONU n'est que le mauvais élève d'un monde qui ne sait pas, qui n'a pas de solutions, qui n'a jamais appris davantage que les Hommes qui la composent, et ceux-ci, comme personne, ne naissent pas avec une notice explicative dans les mains. Personne ne sait que faire de la vie, de l'espace, de cette Terre en héritage que tous ont saccagée ou chérie, que tous ont goûtée puis inévitablement quittée. Les décisions de ces Hommes sont, comme pour nous tous, le fruit d'expériences bien ou mal vécues, d'histoires lues sur l'Histoire, ou de conseils reçus sur l'oreiller par celles qui, depuis toujours, agissent en catimini sur les consciences en joignant l'utile à l'agréable.

Oui, l'ONU est dirigée par des gens du commun, malheureusement bien plus mortels que communs, car si elle se souciait vraiment du commun, les morts ne jalonneraient pas les terres qu'elle distribue à ceux qui viennent pleurer dans ses jupons. Elle se moquerait de la bien-pensance — cette morale qui prétend ne faire de mal à personne mais détruit tout ce qu'elle touche.

Voilà pourquoi ce qui suit, suit. Cette liste d'États entérinés, modifiés ou repoussés sans réfléchir au-delà de ce que permettent la pitié ou le sentimentalisme ; sans la moindre méditation sur les conséquences désastreuses de ces décisions hâtives et irresponsables.

Israël: le cadeau empoisonné

En 1947, l'ONU décide de partager la Palestine. Noble intention : offrir un refuge aux Juifs après la Shoah. Mais depuis, une trentaine de conflits y ont éclaté, gorgeant cette terre de sang, de haine et de rancœur. Edward Said écrivait : « Le plan de partage fut une solution coloniale imposée à un peuple qui n'avait rien demandé. » Moi, je dis que si l'ONU n'avait pas cédé à un raisonnement mystique et infondé, cette terre — que les Israélites de l'Antiquité avaient fuie faute de n'avoir su pouvoir s'y pérenniser — ne serait jamais redevenue le cauchemar de cette région.

À peine née, succédant aux échecs de la Société des Nations, l'ONU trébuchait déjà. Mal informée, mal inspirée, prisonnière de l'urgence morale de l'après-guerre, elle prenait une décision dont les répercussions débouchèrent sur trois générations de violences. Il ne s'agissait ni d'une vision lucide, ni d'une analyse profonde, mais d'un bricolage diplomatique qui tenait plus du réflexe émotionnel que de la réflexion politique.

Ce partage de 1947 fut son premier faux pas majeur, un drame fondateur dont les conséquences persistent

encore aujourd'hui avec une intensité intacte, sinon accrue.

Soixante-dix années de conflits répétitifs, alors même que le monde savait pertinemment qu'aucun argument réellement solide ne permettait de justifier la création d'un État — quel qu'il soit — en Palestine. Ni la lettre de Balfour adressée à son ami Rothschild, qui n'engageait au fond que l'Empire britannique en pleine déliquescence, ni la Torah, récit religieux et non historique, ni la présence sur cette terre d'une communauté israélite deux millénaires plus tôt, ne pouvaient légitimement servir de fondement politique.

La seule raison brûlante, la seule qui puisse être comprise — même discutée — comme légitime, fut la Shoah. Mais une fois l'émotion retombée, une fois la stupeur passée, le bon sens aurait dû reprendre ses droits afin d'éviter ce que tout observateur un peu lucide pouvait déjà prévoir. Et la suite, on la connaît : un enchaînement de guerres, de déracinements et de haines qu'on trainera encore pendant des lustres.

Errare humanum est, perseverare diabolicum dit-on en latin et c'est précisément là que réside la faute majeure : non seulement l'ONU se trompa lourdement, mais elle persévéra, continuant après cet échec inaugural à abreuer de sang les autres théâtres de ses utopies, persuadée de faire le bien tout en nourrissant le pire.

Ukraine : l'État méconnu mal reconnu

En 1991, l'ONU reconnaît l'indépendance de l'Ukraine. Juridiquement impeccable, politiquement inflammable. Car avant de devenir la République socialiste soviétique d'Ukraine en 1922, l'Ukraine n'avait jamais été un État unifié et stable, mais un territoire ballotté entre nationalistes ukrainiens, bolcheviques, Allemands, Polonais et armées blanches russes. Juste avant son absorption par l'URSS, l'entité la plus notable fut la République populaire ukrainienne (1917–1921), un État brièvement reconnu par quelques puissances du moment — Allemagne, Autriche-Hongrie, et une poignée d'autres — mais aussitôt emporté par le chaos des guerres civiles.

Lorsque les bolcheviks triomphèrent en 1922, cette république mourante fut intégrée à l'URSS et devint la République socialiste soviétique d'Ukraine, membre fondateur de l'Union. Cette région profita alors du cocon soviétique autant que la stratégie de Moscou le permettait, mais sans jamais avoir été, auparavant, un État stable reconnu internationalement. Avant l'URSS, nul « passeport ukrainien » : on voyageait avec un passeport impérial russe à l'est, austro-hongrois à l'ouest. L'administration était impériale, non nationale.

Pourtant, une identité ukrainienne existait bel et bien : langue, culture, mémoire cosaque, littérature, sentiment d'autonomie. C'est cette identité, plus solide que n'importe quelle frontière, qui survécut à l'Empire russe

comme à l'URSS. C'est elle qui ressurgit en 1991, et que Moscou n'a jamais vraiment digérée.

Résultat : des dizaines de milliers de morts, des millions d'exilés, des villes transformées en mausolées de béton et de cendres. L'historien Richard Sakwa résume parfaitement la situation : L'Ukraine est devenue le champ de bataille d'une guerre de légitimités que l'ONU n'a jamais su arbitrer.

Rebelote. L'ONU prouve une fois encore son incapacité chronique à lire l'Histoire autrement qu'à travers le prisme de l'immédiat, laissant l'Europe et l'OTAN glisser dans une russophobie devenue réflexe, souvent déconnectée de la réalité historique. Une fois de plus, on distribue des reconnaissances étatiques comme des bons points, sans méditer sur les conséquences — et ce sont les peuples qui paient la facture.

Kosovo : l'État fantôme

Le Kosovo est l'exemple parfait de l'absurdité onusienne : consacrer un État avant qu'il n'en soit vraiment un. Au lieu de bâtir une souveraineté solide, l'ONU accouche d'un bricolage institutionnel : une administration internationale (MINUK), une déclaration d'indépendance en 2008, et une reconnaissance partielle qui fait de ce territoire un pays suspendu dans le vide juridique et politique.

Reconnu par un peu plus d'une centaine d'États, mais pas par la Serbie, ni par la Russie, ni par la Chine — c'est-à-dire précisément les puissances capables de

bloquer son entrée à l'ONU — le Kosovo demeure un candidat éternel à la légitimité. Jacques Rupnik le dit sans détour : Le Kosovo est un État sous tutelle, une souveraineté amputée. Comment parler d'indépendance là où la moitié du monde la réfute ?

La guerre du Kosovo (1998–1999) laisse derrière elle plus de 13 000 morts et 800 000 Albanais déplacés. Et malgré les discours rassurants, les tensions ethniques n'ont jamais disparu : les Serbes du Nord ne reconnaissent toujours pas l'autorité de Pristina, les Albanais vivent dans la crainte, diffuse mais constante, d'un retour des violences. L'ONU, une fois de plus, a laissé un champ de ruines sociales et identitaires, maquillé en « indépendance ».

Sans armée digne de ce nom, sans reconnaissance universelle, sans siège à l'ONU, le Kosovo survit grâce aux perfusions financières de l'Union européenne et à l'ombre militaire de l'OTAN. Gérard Chaliand résume : L'ONU distribue des drapeaux mais pas des institutions. Le Kosovo est un État fantôme, une illusion diplomatique qui ne trompe personne car, en voulant régler le conflit des Balkans, l'ONU en a fait un monstre juridique, pays non-pays, souveraineté non souveraine et surtout la preuve éclatante qu'à force de bricoler des solutions humanitaires, elle fabrique des bombes à retardement qui n'ont qu'un seul but dans leur vie bassement métallique, celui d'exploser. Et comme toujours, sans se soucier des gens qui paient en vies, exodes et misère.

L'ONU voulait pacifier les Balkans, elle a, une fois de plus, fait un arrêt sur image. Le premier qui rappuiera sur « play » remportera le gros lot. Désolant de bêtise — et terriblement prévisible.

Autres exemples marquants :

Corée (1950–1953):

L'ONU intervient militairement après l'invasion du Sud par le Nord. Résultat : une guerre sanglante et une péninsule figée dans la division — armistice, pas de paix, lignes de front gravées dans la pierre. Un « règlement » qui a gelé le conflit au lieu de le résoudre.

Rwanda (1994):

Mission de maintien de la paix impuissante, retrait et indécision pendant le génocide. Conséquence : massacres à l'échelle industrielle, pays abandonné au pire cauchemar du XX^e siècle. Promesse de protection non tenue, honte durable.

Bosnie-Herzégovine (1992–1995):

« Zones de sécurité » proclamées par l'ONU, mais Srebrenica tombe : civils massacrés sous le regard des Casques bleus. La neutralité proclamée devient complicité par impuissance. Le droit sans force, c'est du papier.

Somalie (années 1990):

Intervention pour sécuriser l'aide humanitaire, fiasco opérationnel, spirale de violence. L'État s'effondre, la guerre civile s'enracine. L'ONU repart, le chaos, lui, élit domicile.

Timor oriental (1999–2002):

Administration onusienne, indépendance proclamée, mais dépendance chronique. Institutions fragiles, économie sous perfusion. Indépendance de papier, souveraineté sous tutelle.

Sud-Soudan (depuis 2011):

Indépendance supervisée, puis guerre civile, famines, déplacements massifs. Un État neuf sans charpente institutionnelle. On attribue un drapeau puis on le regarde flamber.

de L'antisémitisme

L'antisémitisme, comme toute forme de rejet, trouve ses racines avant tout dans un réflexe aussi ancien que l'humanité elle-même. L'homme éprouve un besoin inné de démontrer sa propre existence pour recevoir, en retour, la confirmation qu'il sert bien à quelque chose ou, plus profondément et inconsciemment, que sa vie n'est pas inutile. L'appartenance à un groupe qui dénigre un autre groupe répond par l'absurde à cette impulsion : « Je suis ce qu'ils ne sont pas, donc j'appartiens à un autre groupe ». Cela s'inscrit dans la droite lignée de cet exercice existentiel.

Le besoin de s'auto-confirmer est tellement répandu qu'on ne compte plus les termes qui l'expriment : racisme, discrimination, séparatisme, apartheid, xénophobie, nationalisme, chauvinisme, autonomisme, civisme, patriotisme, jingoïsme, fanatisme, clanisme, partialité, esprit de corps ou de parti, intolérance, sectarisme, séidisme, parti pris, étroitesse, intransigeance, élitisme, esprit de clocher, exclusivisme, mandarinat... Autant de mots inventés par les humains pour marquer leur « territoire » ou exprimer le mépris des autres, pour nommer l'égoïsme qui gouverne chaque individu et que, trop souvent, il gère au plus mal. Bien que toute forme d'intolérance — n'étant pas forcément apparentée à une intelligence supérieure — reste l'apanage des sots, il faut reconnaître qu'il est extrêmement difficile d'apprécier toujours tout et tout le monde.

Ne nous méprenons pas non plus sur le comportement des humains à l'intérieur des groupes d'appartenance, adoptés par « contraire » ou non. Il est identique, en modèle réduit, à celui exercé entre groupes. Car une fois qu'on se range dans un groupe, commence la lutte des positions, et là, on est au cœur de l'égoïsme. Pas une seule particule qui compose l'être humain n'a la moindre propriété non-égoïste. Non, ce n'est pas une affirmation scientifique — en matière de psychologie, les démonstrations sont compliquées — mais disons qu'elle résulte d'une vie entière d'observation et qu'elle n'engage que moi.

Comme le reste, le grégarisme n'a rien d'une passion effrénée pour les autres : il reflète au contraire un besoin personnel de protection de la part des autres. Ainsi, toujours selon moi, personne ne dit « je t'aime » en réalisant réellement le sens. Ni à sa mère, ni à son frère, ni à ses enfants, ni à une femme. Ce qu'on veut dire en fait, c'est « j'ai besoin de toi ». Ou, en d'autres termes : si tu disparais, qui va s'occuper de moi, qui va m'aimer, qui va s'amuser avec moi, qui va me donner l'impression que je sers à quelque chose, ou avec qui vais-je faire l'amour ?

Une des plus belles chansons d'amour de tous les temps n'est-elle pas ce fameux « Ne me quitte pas » de Jacques Brel ? Il n'y dit pas : « Je ne te quitte pas », s'inquiétant du sort d'une femme qui ne lui plaît plus. Non : il s'inquiète, lui, d'être abandonné parce qu'il est convaincu qu'il ne retrouvera plus jamais le même cocktail de sensations — bonheur, fierté, beauté,

compréhension, complétude et chimie sexuelle — chez une autre femme. Mais son problème n'est pas elle. Il ne lui demande pas de rester pour son bien à elle, puisque son bien est de le quitter ! Vouloir son bien serait de la laisser partir, de lui souhaiter bonne chance, de lui dire « reste en contact », « invite-moi à déjeuner dès que tu reformes un couple, j'adorerais rencontrer l'heureux élu et m'assurer de votre bonheur » ...

L'antisémitisme, en résumé, relève du même mécanisme que l'anti-américanisme des Européens, l'anti-islamisme du monde modéré, l'anti-indianisme des colonisateurs américains, l'anti-protestantisme des catholiques, l'anti-européanisme des Anglais et l'anti-tout de tous les autres — à la seule différence qu'il est, de loin, pour des raisons liées à sa longévité en dents de scie, le plus ancré, le plus meurtrier et le plus international.

L'origine du mal

L'antisémitisme ne serait pas celui que l'on connaît si Israël était resté une nation ou un peuple comme il semblait avoir commencé son histoire. Sa chute, quelque 600 ans avant J.-C., entraîna le remplacement de sa culture originelle par une doctrine cultuelle concentrée dans ses textes fondateurs, la Torah, créés pour éviter son oubli après l'effondrement.

Mais le judaïsme, la religion concoctée par les prêtres de l'exil forcé qui prit le relais, avait largement modifié la réalité et Israël perdit l'ingénuité de son idéologie au profit d'un millefeuille de fables, de prescriptions,

d'interdits et de réinventions, un peu comme l'Église autrefois, avec ses vérités imposées à coups d'encycliques et d'anathèmes, qu'illustre parfaitement — avec une finesse brutale — le film « Au nom de la rose », où les dogmes se dressent comme des murailles contre la lumière.

Car, en vérité, quel peuple aurait besoin de transformer son récit d'origine en cadre normatif pour définir sa culture ? Quel vrai peuple pratiquerait la conversion culturelle comme preuve d'appartenance ? Quel peuple serait clivé entre orthodoxes, pratiquants et « païens » tout comme une religion sinon une autre religion ? Ces dispositions ne sont-elles pas autant de pierres à l'édifice d'un culte en bonne et due forme dont le christianisme et l'islam — religions elles aussi — se sont plus tard imprégnés ?

Historiquement, l'antisémitisme s'est cristallisé non sur un peuple en tant que tel, mais sur la perception d'un ensemble de marqueurs culturels associés au judaïsme. Pas que cette assertion ne change quoi que ce soit, sinon qu'elle pourrait expliquer la force et la persistance de cette haine car les querelles entre nations comme France/Allemagne, Nord/Sud des USA, Angleterre/Irlande, ou même la Guerre de Cent Ans finissent toujours par s'apaiser.

les vieilles blessures

Le terreau religieux de l'antisémitisme plonge ses racines dans les Écritures, héritage direct de la culture

juive, composées de la « Torah », des « Prophètes » et des « Écrits », que les chrétiens adoptèrent dès le I^{er} siècle comme textes sacrés, avant de les consacrer officiellement au IV^e siècle sous le nom d'Ancien Testament. Cette appropriation créa une tension durable : les Juifs y apparaissaient comme détenteurs d'un statut particulier, porteurs d'une élection divine et d'un ensemble de prescriptions marquant leur séparation d'avec les autres peuples. Pour un regard extérieur, ces éléments pouvaient être perçus comme un privilège, une singularité ou une distance voulue, et furent rapidement instrumentalisés dans la polémique chrétienne. À cela s'ajouta l'accusation de déicide, qui fit des Juifs les responsables de la mort de Jésus-Christ et acheva de constituer le noyau dur d'une hostilité religieuse appelée à durer des siècles.

L'antisémitisme moderne

Le mot antisémitisme fut inventé en 1879 par le journaliste allemand Wilhelm Marr pour désigner la haine des Juifs, et uniquement des Juifs. Le terme s'inspire du groupe linguistique des langues sémitiques, mais n'a aucun lien avec la notion religieuse de « descendants de Sem ». Il s'agit donc d'un concept récent, apparu après plus de trois millénaires d'histoire juive.

À la même époque, l'Europe de l'Est est secouée par une vague de pogroms. Ces violences éclatent dans un contexte de tensions économiques profondes, de rivalités professionnelles et de crises politiques. Dans

les campagnes de l'Empire russe, les Juifs occupent souvent des positions économiques intermédiaires — commerçants, collecteurs, arendars — des rôles qui leur sont en grande partie assignés par les structures impériales. Ces fonctions, situées entre les élites et les paysans, les exposent aux ressentiments populaires dans des sociétés marquées par la pauvreté et l'endettement.

Ces tensions ne créent pas l'antisémitisme, mais elles fournissent un combustible que des autorités locales ou des groupes concurrents n'hésitent pas à exploiter. Ainsi, en 1862, un pogrom éclate à Akkerman, fomenté par des marchands grecs en concurrence directe avec les commerçants juifs. À Odessa, ce sont encore des intérêts économiques grecs qui attisent les violences pour préserver leur contrôle sur les banques et le commerce maritime.

Ces épisodes montrent que les Juifs ne sont pas seulement perçus comme victimes, mais parfois comme des rouages visibles d'un système social inégalitaire conçu par les pouvoirs impériaux. Cette visibilité, dans des sociétés déjà traversées par des préjugés religieux et des crises politiques, facilite leur désignation comme cibles. Ces violences ne proviennent pas des minorités, mais du processus par lequel les majorités transforment des tensions sociales en haine organisée.

la radicalisation

Puis, plus de sept décennies s'écoulèrent depuis les décombres de la Seconde Guerre mondiale et la naissance de l'État d'Israël dans le nouveau tumulte de la Nakba, à considérer comme une autre pierre angulaire de l'antisémitisme oriental.

Dans ce laps de temps, la peur séculaire du Juif pourchassé semble s'être, sinon dissipée, du moins déplacée. La puissance militaire, diplomatique et symbolique d'Israël offrit ce répit — physique, politique, moral — à cette chasse immémoriale, donnant inopinément du champ à la foi. La religion, libérée du réflexe de survie, se remit à prospérer, à irriguer les questionnements identitaires en sommeil.

Dans la diaspora, la judéité elle-même se retrouva face à une étrange vacance. Que reste-t-il de la conscience d'être juif lorsque l'accusation et la menace sont levées ? Ce questionnement intime tira nombre de Juifs vers un besoin impérieux d'en faire davantage. Alors, dans une volonté sincère de renouer avec quelque chose de plus profond, de plus authentique, beaucoup glissèrent — sans toujours s'en rendre compte — dans le piège de la radicalisation, celui tendu à tous les cultes et religions qui, pris en mains par des leaders mal intentionnés, deviennent des bombes à retardement. Les exemples ne manquent pas, nombre de régimes se réclamant de l'islam politique ont instrumentalisé la religion jusqu'à en faire un outil de coercition et de

violence d'État, certains — comme l'Iran — allant jusqu'à l'assassinat ouvertement revendiqué.

C'est ainsi que l'on arrive au 7 octobre 2023, manifestation terrifiante de la haine qui interrompt une atmosphère israélienne extrêmement tendue entre religieux et laïcs.

Cette attaque ne semble pas étrangère à la radicalisation naissante qui porta le parlement en 2018 à voter la Loi fondamentale « Israël, État-nation du peuple juif » dont la formulation volontairement vague ouvre davantage sur des implications politiques que sur une compréhension juridique claire, mais qui indirectement, contraint l'État et sa mainmise sur les mécanismes démographiques à maintenir une majorité juive au sein de la population et du parlement pour ne jamais permettre à d'autres de pouvoir voter démocratiquement des lois contraires. C'est une démarche qui contraint Israël à continuer son recensement ethnique et à forcer un déséquilibre démographique compatible avec une démocratie ethno-nationale mais pas pleinement égalitaire ou civique.

la persistance

L'antisémitisme vient aussi de là et ça commence à faire beaucoup de couches successives qui se superposent encore aujourd'hui dans l'imaginaire collectif.

Il y a d'abord l'antijudaïsme religieux, très ancien, qui a laissé des récits et des réflexes hostiles profondément ancrés.

Puis, à la fin du XIX^e siècle, l'Europe de l'Est connaît des tensions économiques et sociales violentes : les Juifs, cantonnés par les empires à des rôles intermédiaires visibles, deviennent des cibles faciles lors des crises, et les premiers pogroms modernes éclatent.

Au XX^e siècle, la création de l'État d'Israël et la Nakba ajoutent une dimension géopolitique qui transforme les discours antijuifs dans certaines régions du monde.

Aujourd'hui, la radicalisation religieuse de certains courants israéliens, la polarisation politique et la médiatisation permanente du conflit israélo-palestinien réactivent toutes ces strates à la fois, notamment en Europe et aux États-Unis, où le conflit s'invite dans les universités, les réseaux sociaux et les débats publics. Ce mélange de couches anciennes et nouvelles explique pourquoi l'antisémitisme reste si tenace et si polymorphe.

Dans la sphère religieuse, les effets d'une lecture périodique et pérenne des textes sacrés sont aussi difficilement ignorables. Consciemment ou pas, les lecteurs de ces récits en restent imprégnés et leur comportement social risque fortement d'en refléter les effets, ne favorisant en rien les relations intercommunautaires. C'est un des points où l'hypocrisie atteint son paroxysme : on laisse certains textes, au nom

de la sacro-sainte liberté de culte des démocraties évoluées, distiller le venin de la discorde alors qu'on vote des lois pour la répression des insultes à caractère racial ou religieux. En quoi "sale Juif" ou "sale noir" prononcé en public seraient-ils plus graves que les condamnations à mort ou les anathèmes préconisés par les récits lus à haute voix et en public dans les temples ?

Ce qui se passe dans la tête des humains n'est pas une science exacte. Le cerveau garde souvent trace des choses les plus insignifiantes pour les associer aléatoirement à d'autres images ou faits et se construire une vérité toute particulière sans la moindre hésitation. Même la science en est consciente et, comme l'ont montré Bartlett puis Loftus, la mémoire humaine est reconstructive :

... elle assemble et déforme des fragments parfois insignifiants pour produire des certitudes qui paraissent solides, mais ne sont pas nécessairement exactes.

Les horreurs accumulées sur autrui dans ces textes sacrés serinés ont vite fait de se transformer en rancœurs persistantes et ineffaçables autant que l'est devenue la fameuse sagesse populaire qui a, des siècles durant, promu les idées fausses sur la platitude de la Terre, sur les enfants fiévreux qu'on devrait couvrir, sur la mayonnaise qui ne monte pas quand on a ses règles ou sur l'humain qui n'utiliserait que 10% de son cerveau et qui, pour certains, sont encore tout à fait à l'ordre du jour.

la responsabilité des pouvoirs

L'antisémitisme est finalement aussi attisé par le laxisme des pouvoirs. La communauté juive n'est pas la seule avec sa Torah qui tape sur les "goys", le Coran parle des "mécréants", le Nouveau Testament des "pharisiens", les Védas des castes ou encore les bouddhistes des "non-croyants" et il est impossible d'absoudre entièrement un gouvernement laïc comme celui de la France, par exemple, de sa responsabilité. Elle a, en effet, dû abattre des montagnes pour défaire l'Église de son suprême pouvoir. La loi de 1905 est présentée comme l'achèvement de plusieurs décennies de débats et de luttes autour de la place de l'Église dans la République, alors, on ne va tout de même pas vous faire avaler que ce même pouvoir, désormais laïc, n'est pas en mesure, au nom de la liberté de culte, de faire effacer les passages venimeux qui, si selon certains ne promeuvent pas l'antisémitisme, ne font rien non plus pour en calmer les fureurs. L'Église, elle-même, au passé plus que sanguinaire avec ses croisades, ses missions et son inquisition, décida, avec Vatican II, de revoir ses invectives envers les Juifs ou de rendre ses textes moins opaques en évitant le latin. Il existe bien d'autres textes fondateurs comme l'Illiade, l'Odyssée, le Mahabharata, les sagas nordiques, dans lesquels on n'est pas très gentil avec l'ennemi, mais on n'y bannit des peuples qui font partie de la mythologie et qui y sont restés. Pas les goys qui existent encore aujourd'hui ! Les identités humaines se construisent par distinction, et les institutions ont intérêt à maintenir cette distinction. Cette phrase meurtrière, qui n'est pas une citation, mais

qui s'inscrit clairement dans un ensemble d'idées bien documentées en sciences sociales, est tout simplement la raison, la clé, le Graal en matière d'origine des discriminations. Celles-ci n'existeraient pas si l'humanité ressemblait à l'Armée de terre cuite du premier empereur de Chine : Tous pareils, tous muets. Il est d'un côté très rassurant de penser que personne en particulier n'est responsable des fléaux sociétaux et de l'autre, honteux pour les dirigeants de connaître ces finesses sociologiques amplement étudiées dans les facs et de se complaire dans un panier plein de crabes dont on pourrait, avec un peu de volonté et quelques retouches adéquates non-trop-intrusives, limer les pinces.

de l'Histoire

L'Histoire est souvent perçue comme une mémoire collective précieuse, un outil pour ne pas répéter les erreurs du passé. Mais ses défauts, comme ceux de devenir une arme littéraire, un outil de manipulation, de ressentiment ou d'aveuglement idéologique, sont loin d'être négligeables. Comme pour honorer un texte biblique d'une violence originelle surprenante, l'Histoire semble se délecter de l'éternelle survie des premiers pas encore animalesques de l'humanité, certes évoluée jusqu'à l'écriture, mais toujours aussi fière des dieux impitoyables et vindicatifs de son premier et plus célèbre récit. De quoi se demander si les grands de ce monde, ceux qui contribuèrent vraiment à son évolution, les Colomb, Newton, Pasteur... ont vraiment mérité de naître sur cette boule, d'abord rouge de honte par son fer en fusion puis écarlate du sang de leurs congénères. Indéniable projecteur sur les expériences du passé, il n'en demeure pas moins qu'elle jette, sans retenue, un éclairage cru et minutieux, avec force détails, sur les violences. D'une part, l'Histoire aseptise et déconcrétise la réalité, empêchant ainsi de la percevoir comme elle fut vécue, à l'instar d'un film en noir et blanc, et d'autre part, elle maintient en vie certains scénarios qu'il vaudrait mieux ne pas se figurer. Elle ramène de loin, de très loin parfois, telles que le feraient les chroniques de Jack l'éventreur, la laideur des humains, conservant les rancoeurs, qui, des siècles durant parfois, comme ces inimitiés religieuses, savent noyauter les générations nouvelles et en tirer le plus abjecte au moment opportun.

Je ne suis pas le premier à m'en soucier. Paul Ricoeur explique comment l'Histoire peut être instrumentalisée pour nourrir des conflits identitaires ou politiques. Il insiste sur la nécessité d'un travail critique de mémoire pour éviter les dérives. Puis Nietzsche, qui critique l'excès d'historicisme. Il y voit un danger pour la vitalité humaine, car trop de mémoire peut paralyser l'action et étouffer la créativité. Tzvetan Todorov encore, met en garde contre l'usage politique de l'Histoire, notamment lorsqu'elle est figée dans une posture victimaire ou utilisée pour justifier des actes présents.

Pourtant, toutes les cultures ne placent pas le passé au cœur de leur identité. Certaines sociétés dites « traditionnelles », comme les Aborigènes d'Australie avec leur Dreamtime, ou les Dogons du Mali, préfèrent vivre selon des récits mythiques, cycliques, réactualisés par le rituel plutôt que par la mémoire historique. Le passé y est un présent sacré, non une ligne à dérouler. Claude Lévi-Strauss nommait ces sociétés « froides », refusant le changement, non par faiblesse, mais pour préserver l'équilibre. L'Histoire, telle que nous la concevons, n'est pas l'universalité, mais une invention culturelle, un choix parmi d'autres.

Oui, l'Histoire, si chérie des programmes scolaires, des historiens et des nostalgiques ne serait-elle pas notre pire ennemie, la preuve du mal, tant elle évoque un diable embusqué dans le passé et toujours prêt à surgir pour rafraîchir ou affiner la mémoire des bourreaux du présent ?

Rien ne sert, donc, de nourrir trop de scrupules pour ce passé que parfois, il serait bon d'oublier pour mieux

redémarrer. Les remords, notre mauvaise conscience ou nos peines ne les effaceront jamais. La vie ne nous est pas vendue comme sinécure et force est de savoir, un jour, passer à autre chose sans écrire autre chose et autre chose encore. Changer de cap, une fois les histoires devenues de l'Histoire, virer à bâbord ou à tribord, mais virer ces cauchemars et ces peines, sans pour autant chavirer et sombrer dans les scrupules d'avoir trop peu pensé, parlé, souffert ou payé.

C'est que l'Histoire ne raconte pas toujours : elle ordonne, légitime, gouverne. Comme le suggérait Michel Foucault, elle est aussi dispositif de pouvoir. Nombre d'États modernes l'ont instrumentalisée pour appuyer des récits fondateurs parfois fragiles. L'État d'Israël, par exemple, s'adosse à une mémoire biblique et diasporique plurimillénaire, recomposée dans une logique étatique. L'Ukraine, quant à elle, invoque les racines médiévales de la Rus' de Kiev face à la narration russe. Ainsi, ces histoires lointaines, parfois disputées, deviennent enjeux de souveraineté contemporaine. L'Histoire ne dit pas seulement ce qui fut, elle façonne souvent ce qui est.

Ricoeur, moins catégorique, dirait : « il ne s'agit pas d'amnésie, mais de juste distance ».

ne changez rien

Faut-il ajouter mot à ce que vous m'offrez ?
Existe-t-il femme apte à me désœuvrer
Comme vous savez le faire, même sans ne rien changer
?

À ce regard innocent, doux et engagé ?
Sur quel nuage votre amour va-t-il me déposer ?
Vers quel autre idéal sera-t-il exposé ?
Êtes-vous réelle ma chère, ou le fruit d'un désir
Secret et si profond qu'il n'oserait fleurir ?
Êtes-vous par hasard celle que je languissais,
Celle qui badait, dans ce rêve que je maudissais
Et me suivait dans ce délire fou de tendresse
Inconnue, trop absente et pour moi sans adresse ?
Est-ce vrai que ma reddition, tel un souvenir,
Ne pèsera plus sur ma vie, sur mon avenir ?
Diogène et ses disciples ont-ils laissé la place
À une fée, eux, ces maîtres de la sous-classe ?
Auraient-ils lâché prise me voyant foudroyé,
Accepté de me voir tel que vous me voyez ?
Serait-ce que Dieu lui-même tint à se déplacer
Pour ce laissé-pour-compte qu'on a tant effacé ?
Ou simplement la vie, après tant de déboires
Qui décide de ne plus s'acharner et de croire
Qu'il est bon de priser ceux qui ont su se taire
Et prendre sur eux-mêmes, sans jamais se défaire
D'un feu sacré qui seul, ne désire que s'éteindre.
Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi
empreindre

Ce sceau sur mon chemin, le dix-sept du mois d'août
Faisant battre mon cœur comme au pied d'une joute

Le mystère est un choix qu'on ne saurait violer
Loin de moi de tout perdre pour le voir dévoilé
Alors j'accepte, toi, cette voie insensée
Qui dictera mes pas loin d'un triste passé
Et saura, je suis sûr, combler toutes vos attentes
D'amour, de joie, de paix et surtout sans tourmente.
Puisse cette digne voie devenir un destin,
Nous laisser profiter de chacun des matins
Qu'il nous sera donné de voler et de vivre.
C'est ma prière et telle qu'elle est, je vous la livre.

de la Transparence

C'est l'âge qui fait que les questions abondent, qu'on a le temps de réfléchir au chemin parcouru, qu'on rumine le passé en repassant des scènes que souvent le sommeil a du mal à virer puis à remplacer par ce vide maîtrisé avec tant de brio qu'il ressemble à la mort au point que si nos yeux ne s'ouvraient plus, on ne saurait même pas qu'on ne reviendra plus. Mine de rien, le sommeil, lorsqu'il est profond, ressemble à s'y méprendre à cette mort tant crainte par les uns, tant attendue par le reste et qui, finalement, ne ressemble à rien. Rien de tangible, je veux dire, d'expressif, d'attrayant à part pour les quelques milliers qui, chaque année, se suicident, mus par un ardent désir de finir cette vie qu'on leur a imposée, comme à tous d'ailleurs, mais qu'eux non pas spécialement apprécié. Un peu comme la loterie d'une pâtée qu'on administre à un bébé qui selon sa journée l'avalera ou nous en douchera. Il y a des choses comme ça qu'on nous impose et qui ne passent pas.

La vie en est une, on n'est pas obligé de l'aimer parce que parfois elle démarre mal, on naît malade, sur la mauvaise terre, dans une famille pourrie ou simplement à la mauvaise époque. On n'est pas obligé de l'aimer parce que parfois elle continue mal. Bien démarrée, tout foire. Et c'est tout. Alors on pète une durite, on plonge dans les excès, on finit clodo ou on se fout en l'air ou les deux.

Oui, l'âge c'est la foire aux questions. Comme si le subconscient se complaisait à ressortir les vieilles choses des vieux placards, les fantômes de ceux qu'on ne côtoie plus, tout ce qu'on a dû quitter où les choix

qu'on a dû faire pour avancer sans trop penser au lendemain. Comme s'il nous reprochait d'avoir vécu comme on a vécu, de s'être marié avec celle-ci ou celle-là, d'avoir choisi ce client qui nous ruina, ce fournisseur qui nous planta ou d'avoir accepté ce poste qui fit notre malheur... « Mais comment pouvais-je savoir » pourrait-on lui répondre, « M'as-tu fourni quelque notice explicative le jour de ma naissance ou indiqué un chemin que je n'aurais pas suivi, t'aurais-je désobéi pour mériter ce tsunami ? Comme si tu n'avais pas été mon complice et-moi ton comparse. Vous avez le beau rôle, toi et ma conscience, tranquilles, cachés dans des méandres improbables, à l'abri des coups de poing que vous vous perdez à déranger le sommeil et la sérénité d'une vieille dame déjà assez pénible. »

L'âge, c'est aussi souvent se rendre compte, chaque jour, chaque matin, à chaque moment qui se libère entre deux autres idées, qu'on devrait être mille fois mort sans ces putains de médicaments. A se demander si cette vie prolongée par la médecine signifie quand même être vivant ou si cet état de pour-le-moment-encore-vivant ne serait pas une espèce à part entière, que l'on pourrait nommer les « sursitaires », soumise à la probabilité de s'approvisionner en drogues. Oui parce qu'en cas de pénurie, d'éloignement géographique d'un point de vente, point de vie ! Alors, lorsqu'on y pense, c'est flippant, non ? Et humiliant. De devoir aller mendier un peu de sursis au médecin qui renouvelle les ordonnances puis au pharmacien qui vous les dispense selon la disponibilité dans son stock ou dans celui des fabricants qui livrent ou ne livrent pas, puis des

politiciens qui décident ou non que votre drogue soit digne de souveraineté ou qu'elle devra attendre le bon vouloir des Chinois et de leur prochain cargo... C'est flippant hein ? Non ? Si ? Ah, vous préférez ne pas y penser, ben-moi si, parce que ça me les brise de n'être que cet Homme qui implore, se soumet, prie... et de ne survivre que périodiquement, d'une boîte à l'autre, d'une dernière pilule à la première de la suivante plaquette.

La science les porte à bout de bras, les sursitaires, bien qu'ils pèsent sur les ressources de la planète, qu'ils coûtent cher au contribuable, bien qu'en fait, ils ne servent à rien et, en outre, prolongent souvent, pour leur descendance, la manne d'un héritage qui les arrangerait bien. Les humains sont la seule espèce, grâce à leur médecine du bonheur ou de malheur, à maintenir ses individus plus que le nécessaire. Certains d'entre eux ont des grands-parents, des arrière-grands-parents, des arrière-arrière-grands-parents avec un nombre « d'arrière » toujours proportionnel à l'avancée de la science.

Et puis l'âge amène ses silences. Le vide autour de soi, la transparence. Il exulte ton inutilité sociale, le peu d'intérêt que tu suscites auprès des autres, même de tes proches, de ceux que tu croises dans la rue, qui ne te vois pas, qui ne te regarde plus. L'âge te murmure que tu deviens transparent, que ton reflet disparaîtra bientôt de la surface du lac paisible que tu aimais à contourner. Si Narcisse entendait ça, il demanderait à Cupidon de viser la tête. D'ailleurs, elle ne profite plus à personne, ta vie. Un peu comme celle de l'Univers qui

n'existe que dans la tête des vivants. Sinon, qui pourrait en témoigner ? Qui pourra dire, après nous, que l'Univers a existé ?

Voilà pourquoi elle détruit l'envie, la vieillesse, avec ses idées tordues qui se bousculent et qui, pour voler la vedette, inventeraient n'importe quoi, surtout le plus farfelu, le plus macabre ou le plus invraisemblable, toujours avec une pointe de réalité qui pousse à ne pas partir avant la fin. Puis elle te donne envie d'écrire pour palper cette impression d'être le seul à connaître la vérité, à posséder la sagesse de celui qui a tout compris ou tout vu. Celui que la vie ne peut plus surprendre ou ébahir, celui qui, soi-disant, ne craint pas de mourir. Quoique ce ne soit pas complètement faux, on peut craindre moins que certains de mourir, mais en vieillissant, n'arrivons-nous pas tous à la même conclusion qui fait que l'on accepte. Puis, fatigué de se lamenter et contraint de vivre puisqu'on t'empêche de mourir en soldat, tu reprends ton texte et te remets au travail comme si de rien n'était. On verra ça à la prochaine crise, te dis-tu, dans un espoir caché qu'elle ne se presse pas trop.

Moi, je me suis amusé à écrire, j'ai appris plein de choses en me documentant et j'ai eu de grandes discussions avec l'IA qui voulait absolument récrire mes textes pour éviter que je ne dise ce que je pense. En les formant, les humains leur transmettent leurs propres défauts, le manque de franchise, la crème à faire tout glisser. D'un côté c'est bien ne vouloir préserver la

sensibilité des gens, de l'autre c'est laid de ne jamais se lâcher, dire le vrai, le cru, le fond de sa pensée.